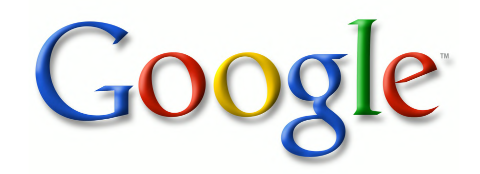
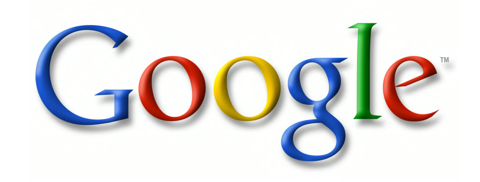



Google

Étude sur la langue de Flaubert

Anna Ahlström

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

ÉTUDE

SUR LA

LANGUE DE FLAUBERT

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES D'UPSAL

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

LE 19 Mai 1899 DÈS 10 HEURES DU MATIN

PAR

ANNA AHLSTRÖM

Licenciée en philosophie de l'Université d'Upsal

MACON

PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

MDCCCIC

AVANT-PROPOS

La présente étude est un rapide exposé des particularités les plus saillantes du style de Flaubert. Nous l'avons entreprise avec crainte, sachant que nous allions naviguer sur une mer semée d'écueils. Et plus nous avancions, plus les difficultés de la route grandissaient à nos yeux. Arrivé au port, tant bien que mal, nous sentons le besoin de réclamer quelque indulgence.

Qu'on veuille bien considérer ce travail comme un modeste essai. L'auteur a tenté seulement d'appliquer à la littérature moderne les enseignements qu'il a reçus de ses maîtres, au cours de ses études linguistiques.

A. A.

OUVRAGES DE FLAUBERT

ABRÉVIATIONS

Bov............	*Madame Bovary* (éd. originale).
Bouv. Péc......	*Bouvard et Pécuchet.*
C..............	*Correspondance de Flaubert* (4 vol.).
Cand..........	*Le Candidat*, comédie en cinq actes.
Champs et Gr...	*Par les Champs et par les Grèves.*
C. S......	*Cœur simple* dans *Trois Contes* (éd. originale).
Château des C..	*Le Château des Cœurs*, féerie.
É. S...........	*L'Éducation sentimentale* (éd. originale).
Hérod..........	*Hérodias* dans *Trois Contes* (éd. originale).
Sal............	*Salammbô* (éd. originale).
St. A..........	*La tentation de saint Antoine* (éd. originale).
St. J....... ..	*La légende de saint Julien l'hospitalier*, dans *Trois Contes* (éd. originale).

ÉTUDE

SUR

LA LANGUE DE FLAUBERT

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Gustave Flaubert naquit à Rouen le 12 décembre 1821. Il fit ses études au collège de sa ville natale, avec des intermittences d'application et de négligence, mais en montrant déjà les dispositions qui devaient faire de lui un styliste de premier ordre. Il lisait beaucoup et lorsqu'il écrivait, il maniait instinctivement la plume avec une autorité qui n'était pas de son âge. Il n'avait que dix ans lorsqu'il débuta dans les lettres par un éloge sur Corneille, que l'on fit imprimer[1]. Il n'est peut-être pas sans intérêt non plus de mentionner que, bien avant, il composait de petites pièces de théâtre et des romans et que le styliste scrupuleux qu'il fut plus tard se laissait déjà deviner dans l'enfant qui prenait des notes sur Don Quichotte[2].

Son père l'avait cependant destiné à la carrière du droit et on l'envoya faire ses études à Paris. Il les fit mal, en dépit de l'application qu'il y mit; son âme était ailleurs,

1. *C.*, I, 3.
2. *C.*, 1, 3.

elle était éprise d'autres choses que des articles du code, de procédures ou de plaidoyers; comme jadis au collège, le jeune étudiant vivait dans la compagnie des auteurs qui furent toujours ses maîtres : Montaigne, Ronsard, Boileau, Chateaubriand, Victor Hugo, Quinet, etc...

Flaubert faisait donc son droit à Paris. Il vivait dans le quartier latin, en étudiant aisé, et se complaisait dans la société de plusieurs amis qu'il garda toujours : Alfred Le Poitevin, esprit fin et délié, de Cormenin, Du Camp et d'autres encore. Dans ce petit cénacle on s'entretenait *de omni re scibili* et surtout de littérature. Flaubert manifestait déjà dans ces discussions son indépendance et sa haine contre toute convention littéraire : « Il faut faire de l'art pour soi et non pour le public, » disait-il. Lorsque Flaubert dut subir ses examens il désirait réussir pour contenter son père mais, ayant échoué, il s'en consola sans peine, sachant fort bien qu'il n'eût jamais fait qu'un médiocre juriste. Cependant il n'abandonna pas ses études après ce premier échec, et il les eût continuées sans la maladie qui vint bouleverser sa vie.

Ceux qui ont entendu parler de lui durant ses dernières années se le représentent volontiers sous les traits d'un misanthrope vieilli et cassé par l'étude. Pour le bien connaître et pour apprécier en lui l'œuvre du temps, du travail et de la souffrance, il faut se placer devant le portrait peint en pied que nous en a tracé son vieil ami, Maxime Du Camp : « Il était d'une beauté héroïque, dit-il. Avec sa peau blanche, légèrement rosée sur les joues, ses longs cheveux fins et flottants, sa haute stature large des épaules, sa barbe abondante et d'un blond doré, ses yeux énormes, couleur

vert de mer, abrités sous des sourcils noirs, avec sa voix retentissante comme un son de trompette, ses gestes excessifs et son rire éclatant, il ressemblait aux jeunes chefs gaulois qui luttèrent contre les armées romaines. Je m'imagine qu'ils étaient comme lui, impétueux, impatients, dominateurs et charmants néanmoins, car leur violence apparente n'était que l'emploi des forces que la nature leur avait départies[1]. » Il y a loin, on le voit, de cet adolescent exubérant de vie et de santé à l'homme fait, alourdi, chauve, grisonnant, la paupière pesante et la tête courbée sous le poids d'une invincible tristesse.

Pour connaître Flaubert et pour le bien juger, il faut se rappeler qu'il fut frappé, dès l'âge de vingt-deux ans, de la névrose incurable qui assombrit toute sa vie, entrava souvent ses travaux, et, finalement, le fit descendre au tombeau à l'époque où d'autres sont encore dans la pleine maturité du talent. Cette maladie explique les désaccords qu'on peut relever dans la vie et l'œuvre de notre auteur. Au début, le mal n'eut pas une gravité telle que Flaubert dût renoncer au projet qu'il avait formé de se consacrer tout entier aux lettres. Du reste, à aucune époque de sa vie, il ne s'arrêta de travailler, sinon lorsqu'il y fut contraint momentanément. La misanthropie et le pessimisme qu'on a si souvent reprochés à l'auteur de *Madame Bovary* eurent pour cause déterminante l'état de sa santé ; on en peut trouver d'autres, les attaques dont il fut l'objet, par exemple, mais on ne doit jamais oublier qu'on se trouve en présence d'un malade : il vécut toujours dans la crainte des crises

1. Du Camp, *Souv. littéraires*, I, 161.

terribles qu'il croyait être un objet d'horreur pour tous ceux qui le voyaient. Ayant donc, par suite, abandonné ses études de droit, il se retira en Normandie, à Croisset, qu'il ne quitta plus que pour aller voir les pays qu'il devait décrire plus tard dans ses ouvrages. Après avoir visité la Corse en 1840[1], il partit en 1845 pour l'Italie, d'où il rapporta le sujet de la *Tentation de Saint Antoine*[2].

Libre désormais de se vouer aux lettres, — son père l'y avait autorisé — il reprit d'abord plusieurs plans d'ouvrages qu'il avait esquissés pendant qu'il était étudiant. Mais sa vie fut de nouveau troublée par la mort de son père et par celle de sa sœur, qu'il chérissait particulièrement. Demeuré le seul appui de sa mère, il l'entoura d'une tendresse qui ne devait jamais se lasser.

Dans cette période pénible de sa jeunesse, Flaubert eut souvent recours à l'affection de ses amis ; peu à peu, il se remit au travail régulièrement, dans la campagne de Croisset que son père avait achetée au bord de la Seine, en Normandie. Il faudrait pouvoir décrire la vie qu'il y menait, tantôt seul, tantôt en compagnie de ses intimes, qu'il invitait fréquemment à y faire de longs séjours. Vêtu d'un long peignoir blanc et chaussé de pantoufles, il passait des journées entières dans son cabinet de travail, à lire, à discuter, à écrire des pages nombreuses qu'il déchirait ensuite pour en reproduire les idées sous une autre forme ; à déclamer tout haut les passages de ses auteurs favoris et ses propres périodes, qu'il n'admettait jamais à figurer définitivement dans ses œuvres sans les avoir soumises

1. *C.*, I, 36.
2. *C.*, IV, 107.

à l'impitoyable critique de son oreille, éprise d'harmonie.

On s'est beaucoup étonné de la lenteur que notre écrivain mettait à composer ses ouvrages. Nous savons qu'il employa des années à écrire *Salammbô*, *Madame Bovary* et *la Tentation de Saint Antoine*, et qu'il a fort peu produit en somme ; ces lenteurs s'expliquent cependant, comme beaucoup d'autres choses dans sa vie, par sa maladie et par sa manière de travailler. Dès sa vingt et unième année, il semblait que son esprit, arrêté dans son essor, fût incapable d'embrasser un champ plus étendu. Ses amis s'en étonnaient et Du Camp, qui cependant s'inclinait devant la supériorité de Flaubert, déclara avec une conviction inébranlable que, sans la maladie, son ami eût été un « homme de génie tandis qu'il ne fut qu'un grand talent »[1]. Cette opinion semble fondée. Flaubert a laissé des titres et des plans d'ouvrages où nous retrouvons les conceptions qu'il eut dès sa première jeunesse[2]. Il employa toute sa vie à composer, mais il se soucia moins d'inventer que d'écrire, ne donnant à la postérité que la matière de sept volumes, ce que d'autres publient en quelques années. Il s'appliquait à envelopper dans son style et à étreindre la réalité devant laquelle il s'était placé. Cette recherche de la forme et de la couleur objectives excitait et exaspérait la nervosité du malade.

Le souci de l'exactitude l'entraîna dans des lectures innom-

1. Du Camp, *Souv. littéraires*, I, 185.
2. Guy de Maupassant donne une liste des ouvrages que Flaubert aurait voulu écrire. Voir la préface de l'édition Quantin, 1885, et la *Correspondance de Flaubert*, II, 134, 188.

brables, dans des recherches qui semblent mieux convenir à un archéologue qu'à un romancier. Il voyagea, se rendit en Tunisie pour écrire *Salammbô*, parcourut à pied la Bretagne, visita l'Italie, la Grèce, Constantinople, l'Égypte, et rapporta de ces courses à travers le monde une grosse gerbe de souvenirs et d'observations qu'on retrouve éparpillée dans ses livres.

Flaubert était lié d'amitié ou entretenait des relations cordiales avec un grand nombre d'écrivains qui ont leur place marquée dans la littérature de cette époque. On retrouve dans sa correspondance les noms de Bouilhet, de Renan, de Sainte-Beuve, des frères de Goncourt, de Théophile Gautier, de Feydeau, de Zola, de Maupassant à côté de ceux de George Sand, de M[me] Adam et d'autres encore. George Sand était profondément respectée et aimée par l'ermite de Croisset; il acceptait d'elle des avis, des conseils et des directions comme il en recevait de son ami intime Bouilhet qui, jusqu'à sa mort, fut pour lui le critique le plus sévère; tant que celui-ci vécut, les œuvres de Flaubert ne furent remises à l'éditeur qu'après avoir reçu l'approbation d'une amitié fidèle et éclairée.

Flaubert avait une nature d'artiste essentiellement impropre aux exigences de la vie que doivent mener la plupart des hommes. Exempt de préoccupations matérielles jusqu'à ses dernières années, — il perdit alors sa fortune et ne fut à l'abri du besoin que grâce au traitement que lui procuraient des fonctions hors cadres à la bibliothèque Mazarine où il ne parut jamais, — il pouvait vivre à sa guise sans le moindre souci des conventions sociales. Faire des visites, figurer dans une société mondaine,

accomplir un devoir suivant certaines formes reçues, lui paraissait une corvée insupportable. Cette haine des conventions sociales se compliquait d'une répugnance invétérée pour l'action [1]. Cependant, il faisait partie de certains cercles littéraires et on le rencontrait assez souvent chez la princesse Mathilde où tant d'hommes célèbres de notre temps ont passé, et il savait faire effort sur lui-même, quand il le fallait absolument ; son dévouement pour sa famille et ses amis le poussa maintes fois à se jeter dans des affaires dont il ne se serait jamais occupé pour son propre compte.

Lorsqu'on parcourt sa correspondance, on est frappé des violences de son langage et de la véhémence de son mépris. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, il faut faire la part grande au genre de vie que menait Flaubert et à l'impétuosité naturelle de son caractère. Mais il est de fait qu'il professe des opinions fort injustes sur nombre d'hommes et de choses et qu'il les exécute d'un mot. Qu'il parle de lui-même ou des autres, Flaubert garde rarement la mesure [2]. Il est au comble de l'enthousiasme ou bien il se drape dans son dédain ; il est tout feu, tout flamme un jour, et, le lendemain, plongé dans un découragement qui semble inguérissable. Pourtant cette disposition d'esprit apparaît surtout dans sa correspondance, moins ou presque jamais dans ses autres ouvrages ; l'exagération qu'on peut reprocher à l'individu, on ne la pourra jamais relever chez l'écrivain qui se surveille toujours. Mais dans

1. *C.*, IV, 181.
2. *C.*, IV, 190, 195.

ses lettres intimes, laisse-t-il courir sa plume, il exprime les sentiments qu'il ressent et souvent il les pousse au noir.

En un mot, notre auteur avait une nature primesautière qu'il contenait difficilement, mais elle était doublée de cette qualité qui s'appelle le bon sens : ses secondes pensées étaient préférables aux premières. D'ailleurs, il ne faut point trop se laisser prendre aux apparences. Flaubert chérissait les mots autant que les idées, et pour l'amour d'un terme coloré, d'une période imagée, il sacrifiait volontiers l'exactitude des sentiments qu'il éprouvait.

Un autre trait de caractère très frappant chez Flaubert était un certain orgueil. Si nous le mettons au nombre de ses défauts, c'est plutôt à titre de concession pour les idées reçues qu'en vertu d'une sévérité qui nous serait propre. En effet, il s'agit ici surtout de la fierté personnelle de l'artiste, et Flaubert avait le droit d'en avoir. « Le principal en ce monde, disait-il, est de tenir son âme dans une région haute, loin des fanges bourgeoises et démocratiques. Le culte de l'art donne de l'orgueil, on n'en a jamais trop [1]. » L'ermite de Croisset mettait rigoureusement en pratique cette maxime. Lorsque son éditeur, Michel Lévy, qui semble ne pas s'être toujours conduit en gentilhomme avec Flaubert [2], fut décoré de la Légion d'honneur par Jules Simon, Flaubert s'écria : « Dieu des Juifs, tu l'emportes ! » et il ne porta plus sa rosette [3]. A propos de la représentation du *Candidat*, il cite avec mépris le fait qu'un critique était indigné qu'il ne lui eût pas fait visite pour solliciter

1. *C.*, IV, 146, 147.
2. *C.*, IV, 17, 133.
3. *C.*, IV, 145.

les faveurs de sa plume [1]. S'agit-il des instances qu'on lui fit pour poser sa candidature à l'Académie, il répétera la devise des Rohan : « Roy ne puys, prince ne daigne, Rohan ie suys [2], » et la commentera en ajoutant : « Quand on est quelqu'un, pourquoi vouloir être quelque chose [3]. »

On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque sympathie pour ces fiertés, et, de même, pour son attitude vis-à-vis des politiciens, des « folliculaires » et des « bourgeois ». L'esprit perspicace de notre auteur l'avait conduit plus vite que d'autres à discerner toutes les tyrannies qui se cachent sous l'apparent désintéressement de la presse et toute l'ambition que dissimule le patriotisme à panache d'un trop grand nombre d'hommes politiques. Certes, il estimait grandement les journalistes de l'ancienne école, et son amour pour la France ne lui eût pas permis le dénigrement systématique de ses représentants, mais il avait l'âme trop haute pour courber le front devant celui que Musset appelle le « seigneur Journalisme et ses pantalonnades », et confondre l'intérêt de la patrie avec les disputes mesquines du Parlement. « Il faut être ici à Paris, écrivait-il à George Sand, pour avoir une idée de l'abaissement universel, de la sottise, du gâtisme où nous pataugeons [4]. »

Ceux que Flaubert appelle les bourgeois ne doivent point être confondus avec les représentants de cette bourgeoisie française qui de tout temps a été l'honneur de son pays et lui a fourni une multitude d'hommes distingués

1. *C.*, IV, 182.
2. *C.*, IV, 298.
3. *C.*, IV, 265.
4. *C.*, IV, 207.

dans tous les domaines de l'activité politique, sociale, artistique, militaire et industrielle. L'auteur de *Madame Bovary* n'était point un sot et ne s'attachait point aux vaines distinctions de classes ; par sa famille il appartenait du reste à cette bourgeoisie même, et il n'oubliait point ses origines. Ceux qu'il désignait sous le nom de « bourgeois » étaient tous les hommes et toutes les femmes, nobles ou roturiers, qui n'entendent rien aux choses de l'esprit et de l'art, qui sont esclaves des coutumes et des traditions, qui professent les opinions de leur journal, qui se complaisent dans la banalité et s'en font un piédestal pour juger toutes choses. Ceux-là, Flaubert les flagellait sans merci ; leurs opinions excitaient sa verve méprisante et il ne pouvait trouver d'expressions assez fortes pour marquer le dégoût qu'ils lui inspiraient. Ils étaient pour lui les véritables artisans de la « bêtise humaine », cette inénarrable bêtise dans laquelle croupissent les masses et qui fait « vomir » les délicats. Flaubert était de ces derniers et jamais il ne sut témoigner aucune indulgence à ceux qui ne comprenaient pas son art.

On pourrait inférer de ce qui précède que notre auteur n'était rien moins que bienveillant, et même supposer que ses sentiments le poussaient à des actions méchantes vis-à-vis de ceux qui lui déplaisaient. Rien ne serait plus faux. Sa bile s'exhalait en paroles, et l'on peut affirmer, contre les apparences, que la bonté et la générosité formaient les traits distinctifs de son naturel. On le craignait, on l'attaquait, mais lorsqu'il mourut, en 1880, le monde des lettres rendit hommage à ce haut caractère et à ce noble esprit.

Revenons à l'écrivain.

L'idée que Flaubert se formait de l'art, et que nous avons

déjà mentionnée, le contraignait à s'effacer autant que possible de son œuvre. « C'est un de mes principes, dit-il, qu'il ne faut pas s'écrire. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la Création, invisible et tout puissant, qu'on le sente partout mais qu'on ne le voie pas [1]. » Il veut faire l'œuvre objective, et il l'a essayé dans *Madame Bovary* et dans *Salammbô*, comme aussi dans ses autres ouvrages; on y retrouve cependant son accent, ses antipathies et ses sympathies personnelles; il se donne sans le savoir, et c'est là un de ses grands mérites. Quant à *Salammbô*, il est pourtant clair qu'on y voit moins de la personnalité de l'auteur que dans les livres où il met en scène ses contemporains.

Flaubert, nous le craignons, organisé pour traduire la vie, n'avait pas un esprit vraiment créateur, le champ de sa « fantaisie » [2] semble très circonscrit. Or, s'il faut se fier à sa propre parole, c'est bien que « l'innéité » lui manque [3]. On ne saurait pourtant refuser à Flaubert de grandes qualités de composition. Mais, c'est surtout le détail qui l'attire; et c'est dans la description qu'il est supérieur. Flaubert est par-dessus tout un grand peintre.

Le style de Gustave Flaubert a un éclat et un relief extraordinaires, son vocabulaire est varié et précis, il tâche d'appeler chaque chose par son vrai nom et il arrive à une précision, à une force d'expression qui captivent toujours le lecteur, autant par le choix des mots que par l'harmonie de leur relation, tandis que la trame du récit reste telle

1. *C.*, III, 80.
2. Cf. suédois « fantasi ».
3. *C.*, I, 128.

que la vie ou l'histoire la lui fournit. Ce goût pour les détails est caractéristique chez l'écrivain et fait de lui un réaliste. Quand Flaubert aborde l'histoire, il la traite volontiers en archéologue et quand il s'occupe de sciences il se transforme en une manière d'encyclopédiste.

Prenons ses deux chefs-d'œuvre, *Madame Bovary* et *Salammbô*, et examinons-les de près.

Madame Bovary est l'histoire d'une femme qui a reçu une éducation au-dessus de sa condition ; elle épouse un homme médiocre, elle le trompe, se voit trompée à son tour et se tue. Voilà en deux mots le contenu du roman qui a placé Gustave Flaubert à la tête des réalistes. L'invention, en tant qu'elle consiste à créer des situations, à composer le drame, n'y joue pas un grand rôle. Ce sont les détails et la manière dont ils sont rendus qui captivent le lecteur.

Le sous-titre de l'ouvrage : *Mœurs de Province* nous indique déjà la pensée de l'auteur. *Madame Bovary* est une étude de mœurs provinciales. Flaubert nous conduit en sa chère province et déroule devant nous des tableaux tirés de la famille d'un médecin de village, Charles Bovary. Ce médecin est un individu, comme il s'en trouve à la douzaine. Flaubert nous le montrera comme une sorte de caricature, comme un être sans personnalité, sans volonté, sans résistance. Bovary épouse en secondes noces une jeune paysanne qui a reçu une éducation au-dessus de sa portée et se l'est mal assimilée. Au couvent elle a pris l'habitude de la rêverie mystique ; revenue à la ferme, elle a dévoré des romans, de la littérature à la mode, des ouvrages de cabinet de lecture. La province était en plein romantisme : des rêveries, des aspirations vers les étoiles.

Par suite de ses lectures elle se forme un idéal, elle prend toutes ces niaiseries pour réelles et elle demande à la vie tout ce qu'elle a vu dans les romans, c'est-à-dire l'impossible. Elle croit tout trouver chez Bovary, et comme elle n'y découvre rien, elle s'ennuie. Mais lui ne s'ennuie pas, il ne s'aperçoit de rien, il est tout à fait heureux. Elle, au contraire, a la nausée de son existence, elle dépérit; les événements auxquels elle se trouve mêlée sont d'une banalité écœurante. Elle rencontre un Léon aux yeux rêveurs, nourri des mêmes lectures qu'elle. Il part. Elle trouve ensuite un certain Rodolphe, propriétaire d'un grand domaine dans le voisinage, mais qui n'est point le rêveur sentimental. Celui-ci éveille en elle des appétits de luxe; elle fait des dettes et finit par ruiner son mari. Se voyant trahie par tout le monde, elle n'ose rien avouer; elle ne voit plus qu'un moyen de salut, le suicide. Elle s'empoisonne et meurt.

D'un côté, un homme médiocre; d'autre part, une femme gâtée par de mauvaises lectures, dupe d'un idéal faux, tels sont les héros de ce roman que Flaubert dit avoir entrepris « en haine du réalisme »[1]. De la première à la dernière ligne il semble que Flaubert répète : « Vous allez voir comme ils sont bêtes, grotesques, imbéciles, brutes. » Les personnages accessoires sont presque tous dessinés sous un aspect ridicule, ce sont autant de grotesques, autant de maniaques. Flaubert a créé non seulement le type de M. Bovary et de Mme Bovary, mais aussi celui du pharmacien Homais, qui est encore plus vrai et qui person-

1. *C.*, III, 68.

nifie l'ignorance frottée de science. Ce bonhomme qui se croit un grand esprit est véritablement monumental de sottise. Cette sottise dogmatique, Flaubert avait pu l'observer [1]; aujourd'hui son monsieur Homais est aussi vrai qu'il l'était il y a trente ans. Il parle encore de la même manière, avec le même vocabulaire.

Madame Bovary est une étude minutieuse des mœurs de la Normandie. *Salammbô* est le récit très détaillé d'une guerre entre les Carthaginois et leurs Mercenaires rassemblés pendant la première guerre punique. Cette lutte terrible, décrite par Polybe, dura plus de trois ans et se termina par la complète extermination des troupes barbares. Voici la marche de la narration : Après avoir signé un traité de paix avec les Romains, Carthage redoute les Mercenaires qui lui sont venus en aide dans la dernière guerre. Ne pouvant payer leur solde, la République veut se défaire de ces masses indisciplinées et menaçantes. Giscon, nommé général en chef pendant l'absence d'Hamilcar, y parvient après une grande fête à laquelle il les convie dans les jardins du suffète de la mer. Ayant reçu un léger acompte, les Mercenaires s'en vont camper à Sicca distant de quelques lieues seulement de la métropole. Mais trompés dans leurs espérances sur le reste de la solde promise, ils se laissent entraîner à la sédition par deux chefs ambitieux, Mathô et Spendius. Ce dernier, esclave grec, qui devait sa délivrance à Mathô, africain d'origine, paye son bienfaiteur en servant son amour pour Salammbô, la fille d'Hamilcar, sans oublier ses visées personnelles. Par vengeance il le pousse à jeter

1. *C.*, II, 292.

de nouveau les Mercenaires sur Carthage, et réussit à y entrer lui-même avec Mathô. Ils pénètrent jusque dans les appartements mêmes de Salammbô où Mathô vole le Zaïmph, le manteau sacré de la déesse Tanit, vêtement qui rendait invincible. Mathô ayant revu Salammbô traverse la ville, enveloppé dans le palladium de la République. Dès lors, les Mercenaires sont irrésistibles, les provinces sujettes s'unissent aux ennemis de Carthage pour combattre le suffète Hannon, et peu s'en faut que la République ne périsse. Survient alors Hamilcar qui gagne sur les révoltés la bataille de Macar, pendant que sa fille Salammbô, exhortée par le grand-prêtre Schahabarim, va se donner à Mathô pour reconquérir le Zaïmph. Elle s'enfuit avec le voile sacré.

Cependant Carthage avait été bien près de la ruine. Spendius avait imaginé de couper l'aqueduc pour la priver d'eau, et un siège affreux commence pendant lequel les Carthaginois sont exposés aux plus horribles souffrances de la faim. Ici se place la féroce immolation d'enfants au dieu Moloch, dont les Carthaginois désespérés voulaient apaiser la colère. Cet horrible holocauste est suivi d'une pluie abondante.

L'espoir revient aux Carthaginois. Hamilcar parvient à ravitailler la ville et Nar'Havas, le chef des Numides, d'abord l'allié de Mathô, mais toujours son rival en amour, le trahit. Il passe aux Carthaginois sur la promesse que Salammbô sera la récompense de sa perfidie. La lutte recommence plus ardente et les Mercenaires sont enfermés dans le défilé de la Hache, où la famine en fait périr quarante mille. Mathô, le plus redoutable, y échappe et s'en-

ferme dans Tunis pour y être enfin battu par Hamilcar. Le barbare vaincu est traîné au supplice et il succombe sous les yeux de Salammbô. Celle-ci tombe morte devant le corps ensanglanté. — « Ainsi mourut la fille d'Hamilcar pour avoir touché au manteau de Tanit. »

Tel est le cadre du livre que certains critiques appellent une épopée réaliste [1]. En effet, Salammbô a de l'épopée la grandeur historique et en plus une puissance merveilleuse de couleur descriptive qui transporte l'imagination dans un passé lointain et le fait revivre devant nous. Cette œuvre est une page d'histoire où le roman de Salammbô joue un rôle secondaire. Flaubert ne s'est pas fait faute d'étaler l'érudition archéologique qu'il avait amassée. Il a cherché surtout à déployer son talent en peignant les mœurs et les coutumes de ces peuples barbares déchaînés les uns contre les autres.

L'auteur s'écarte très peu de Polybe, son guide principal. Nous retrouvons chez cet historien non seulement la plupart des personnages dépeints par Flaubert, mais encore toute la marche du roman.

Il emprunte beaucoup à d'autres auteurs tels que Diodore, Silius Italicus, Eusèbe et saint Augustin [2]. D'une façon générale, on peut dire que Flaubert a consacré un temps énorme à être parfaitement exact dans l'emploi des matériaux qu'il avait recueillis [3]. Pour ce qui est de la partie historique de *Salammbô*, par exemple, il croit avoir

1. Bourget, *Essai de psychologie contemp.*, 46, et Saint-René Taillandier, *Revue des Deux-Mondes*, 1863, I, 840.
2. *C.*, III, 248.
3. Voir Doublet, *la Composition de Salammbô.*

« épuisé tous les textes »[1] et pour la description des détails, il ne s'épargne aucune peine. Il a pris des notes sur place[2] et il puise dans une foule de livres divers. Aussi se vante-t-il de son excès de conscience[3] et dans sa réponse à Sainte-Beuve, qui avait fait trois articles critiques sur *Salammbô*[4], il dit : « Je n'ai pas mis là un seul détail qui ne soit dans la Bible ou que l'on ne rencontre encore en Orient[5]. »

Nous revenons donc toujours à ce que nous avons dit à propos de *Madame Bovary* : on ne doit pas grand'chose à l'imagination de Flaubert pour ce qu'il a mis de roman dans *Salammbô*.

Le plus grand mérite de l'auteur se trouve dans les descriptions ou les peintures. Elles sont magistralement faites et l'on comprend, en les étudiant, pourquoi Flaubert a choisi son sujet dans le monde oriental : il a voulu sortir de la société moderne qui le dégoûtait[6], il a voulu rêver et faire rêver[7]. Aussi rencontre-t-on sans cesse sous sa plume de magnifiques tableaux, savamment composés, qui ont inspiré les peintres, et fourni un thème d'opéra.

Flaubert parle souvent du mal qu'il se donne pour que ses phrases n'aient ni une assonance ni un pli grammatical[8]. Il veut qu'elles aient « du sang », qu'elles « battent »

1. *C.*, III, 187.
2. *C.*, III, 128.
3. *C.*, III, 184.
4. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*.
5. *C.*, III, 243.
6. *C.*, III, 79, 138.
7. *C.*, II, 304. C. III, 148, 219.
8. *C.*, II, 283.

et qu'elles « émeuvent ». C'est toujours la beauté de la forme qui le préoccupe. Il n'était satisfait que si sa prose avait le rythme de la poésie.

Les moyens dont Flaubert se sert pour arriver à cette harmonie de la phrase qu'il considère comme une chose sacrée [1], sont nombreux. A côté d'une simplicité comme celle de la première ligne de *Salammbô* : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar », on trouve de longues phrases aux images frappantes. Ce côté de son style a été très blâmé par plusieurs critiques, surtout par Sainte-Beuve et Brunetière. On ne peut cependant pas nier que ces images soient le plus souvent d'un effet extraordinaire et qu'elles donnent de l'animation et de la vigueur au style : ex. « les hommes, en mangeant, avaient la pose pacifique des lions lorsqu'ils dépècent leur proie » (*Sàl.*, p. 4) ; « l'on voyait au milieu du jardin, comme sur un champ de bataille quand on brûle les morts, de grands feux clairs où rôtissaient des bœufs ». (Idem).

Le grand soin que Flaubert a de bien placer le verbe dans la phrase contribue aussi à la vivacité et à la force de son style : ex. « un champ de roses s'épanouissait sous des platanes ; de place en place sur des gazons se balançaient des lis ; un sable noir, mêlé à de la poudre de corail, parsemait les sentiers, etc. » (*Sal.*, p. 2), et dans cet autre : « selon que tu croîs et décroîs s'allongent ou se rapetissent les yeux des chats et les taches des panthères » (*Sal.*, p. 66). Puis encore : « sur le premier, à la proue, on apercevait Giscon. Derrière lui, et plus haut qu'un catafalque, s'élevait une

1. *C.*, IV, 93.

caisse énorme, garnie d'anneaux pareils à des couronnes qui pendaient. Apparaissait ensuite la légion des Interprètes, coiffés comme des sphinx » (*Sal.*, p. 90).

Un autre artifice de style consiste dans le rythme des phrases. Flaubert tenait beaucoup à cette musique et il nous le dit souvent dans sa correspondance. Dans une lettre à son ami Bouilhet, il écrit : « Réfléchis, ça va casser le rythme de mes pauvres phrases ! C'est grave [1]. » On lui avait proposé de faire un petit changement dans son roman de *Madame Bovary* ; on voulait lui faire mettre : *le Progressif de Rouen*, au lieu de : *le Journal de Rouen*.

En lisant *Salammbô*, on ne peut s'empêcher de scander la prose de l'auteur et l'on s'arrête devant ses chutes de phrases qui tombent avec une cadence certaine ; ex. : « des filets de pêcheurs s'étendaient d'une maison à l'autre, comme de gigantesques chauves-souris *déployant leurs ailes* » (*Sal.*, 63). Le rythme est bien voulu par l'écrivain. Autre exemple : « et sur le sommet de l'Acropole les cyprès pyramidaux bordant le temple d'Eschmoûn se balançaient, et faisaient un murmure, comme les flots réguliers qui battaient lentement le long du môle, *au bas des remparts* » (*Sal.*, 64). Autre cadence, p. 67 : « Tu formes les perles *au fond de la mer*. » Cela se retrouve à chaque page de l'œuvre.

Souvent on rencontre dans *Salammbô* des pages entières qui, par l'arrangement musical des paroles, la netteté et la précision avec lesquelles les pensées se succèdent, rappellent des morceaux versifiés. Nous donnons ici un de

1. *C.*, III, 64.



ces passages dont Sainte-Beuve parle dans sa critique sur *Salammbô*[1].

« Souvent, au milieu du jour — le soleil perdait ses rayons tout à coup. — Alors le golfe et la pleine mer semblaient immobiles — comme du plomb fondu. — Un nuage de poussière brune, — perpendiculairement étalé, — accourait en tourbillonnant ; — les palmiers se courbaient, — le ciel disparaissait, — on entendait rebondir des pierres — sur la croupe des animaux ; — et le Gaulois, — les lèvres collées — contre les trous de sa tente, — râlait d'épuisement et de mélancolie. — Il songeait à la senteur des pâturages — par les matins d'automne, — à des flocons de neige, — aux beuglements des aurochs — perdus dans le brouillard, — et fermant ses paupières, — il croyait apercevoir les feux des longues cabanes, — couvertes de paille, — trembler sur les marais, — au fond des bois. »

Mieux encore que son style, le lexique de Flaubert le caractérise nettement comme auteur réaliste. Il est d'une indépendance absolue lorsqu'il s'agit du choix des mots : pas de conventions, pas de préjugés. Son penchant réaliste, son besoin de produire de l'effet, pour amuser ou pour éblouir le bourgeois, lui fait rechercher des expressions adéquates à sa pensée. Lorsque le vocabulaire ordinaire ne lui suffit pas, il fait des emprunts aux langues étrangères, anciennes ou modernes, il force le français des temps passés et ses parlers actuels à apporter leur tribut et il étudie les métiers pour profiter de leur terminologie spéciale. A bout de ressources, il forge lui-même des mots et pour d'autres il en modifie la signification.

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, 4.

Cette indépendance dont Flaubert use, quant au choix des mots, se trahit souvent par la façon cavalière dont il en use vis-à-vis de la syntaxe, et il n'est point difficile de trouver chez lui des constructions qui sont d'une nature très individuelle.

Dans l'étude que nous avons faite sur la langue de notre auteur nous n'avons pu, cela se conçoit, donner un exposé complet des particularités qui s'y trouvent. Mesurant nos forces, nous avons craint de nous laisser entraîner au delà des limites qu'il était sage de nous fixer. Nous avons donc été obligé de faire un choix, ce qui n'est jamais facile, et nous savons avoir laissé la porte ouverte à un certain arbitraire.

ÉTUDE LEXICOLOGIQUE

I

EMPRUNTS AUX LANGUES ÉTRANGÈRES, A L'ANCIENNE LANGUE, ET AUX DIALECTES OU PARLERS ENCORE VIVANTS

Comme notre travail est avant tout une étude sur le style de Flaubert, c'est à ce point de vue que nous envisageons son vocabulaire.

A certains égards, plusieurs des particularités qu'offre la langue de notre auteur ne sont pas nouvelles, par exemple les termes de sciences ou de métiers; mais, employés dans des œuvres littéraires et pour un public qui n'y est point familiarisé, ils surprennent et éveillent l'attention. On peut objecter à ceci que la correspondance de Flaubert n'a jamais été destinée au grand public.

Cela est vrai, mais il n'est point nécessaire d'étudier longtemps Flaubert pour voir qu'il n'y a qu'une différence de degré entre le style de sa correspondance et celui de ses œuvres littéraires proprement dites. Même dans la familiarité de ses lettres on sent l'écrivain de métier.

Flaubert n'approfondit jamais lui-même aucune science et jamais n'exerça de métier. Il fut seulement attiré par un

appareil qui lui était étranger et qui lui parut propre à relever son style et à lui donner un certain cachet d'originalité. Ce point de vue, qui pour lui fut capital, n'exclut pas l'exactitude; au contraire, Flaubert y tenait particulièrement à cause de son goût artistique. La forme du mot jouait pour lui un grand rôle, il l'a souvent montré; il préférait, par exemple, cnyza à conyze, numella à numelle, etc. Cela nous a amené à donner un groupe spécial des mots d'origine étrangère qu'il a employés sans changer leur forme originaire d'une manière sensible. Nous présenterons ensuite un autre groupe de mots, qui, incorporés dans la langue, ont été plus ou moins francisés; puis enfin une série de termes tirés de la langue ancienne ou des dialectes encore vivants.

Il est inutile de dire à quel degré un tel groupement prête le flanc à la critique. Nous l'avons adopté cependant, parce qu'il reproduit, croyons-nous, le procédé de Flaubert lui-même.

a) **Mots qui ont gardé leur forme originale.**

MOTS GRECS

Androdamas = pierre précieuse qui avait la qualité de dompter les hommes. « Demande-lui plutôt l'androdamas qui attire l'argent, le fer et l'airain. » (*St. A.*, 167.)

Baccaris = plante aromatique. « Le chef-des-odeurs-suaves s'avança vers Hamilcar pour écraser dans ses mains un rouleau de métopion, tandis que deux autres lui frottaient les talons avec des feuilles de baccaris. » (*Sal.*, 304.)

Bématiste = mesureur des champs. « Avec les armilles placés dans le portique d'Alexandrie, il avait observé les équinoxes et accompagné jusqu'à Cyrène les bématistes d'Évergète. » (*Sal.*, 273.)

Callaïs = pierre précieuse, turquoise. « C'étaient des callaïs arrachées des montagnes à coups de fronde, des glossopètres tombés de la lune, des tyanos, des diamants, des sandastrum, des béryls avec les trois espèces de rubis. » (*Sal.*, 302.)

Cassiteros = étain. « Voilà des colliers, des agrafes, des filets, des parasols, de la poudre d'or de Baasa, du cassiteros de Tartessus. » (*St. A.*, 50.)

Chiton = tunique. « Puis s'avançaient en robes blanches, avec des chitons d'or, les longues files des vierges. » (*St. A.*, 223.)

Cnyza = innula britannica, vulgairement appelée herbe aux puces. « L'on me frottait les pieds avec les feuilles du cnyza. » (*St. A.*, 146.)

Coryza = rhume de cerveau. « Homais demanda la permission de garder son bonnet grec, de peur des coryzas. » (*Bov.*, 114.)

Gingras = petite flûte. « Les sons funèbres de la gingras remplacèrent les crotales. » (*Hérod.*, 139.)

Gnomon = aiguille. « Et il l'avait trouvée sur le seuil, étant sortie de sa couche quand le gnomon du palais marquait la troisième heure. » (*Hérod.*, 226.)

Métopion = arbre appartenant à la famille des térébinthacées. Voir *Baccaris.*

Psagas = gouttes de rosée. « Puis il demandait où se trouvaient trois boîtes de psagas. » (*Sal.*, 205.)

Stater = monnaie grecque. « ...des escarboucles et des saphirs mêlés à de grandes pièces d'or... Comment des staters, des cycles, etc. » (*St. A.*, 31.)

Styrax = substance résineuse. «... et l'on étouffait dans les senteurs, malgré les tourbillons de styrax qui grésillait. » (*Sal.*, 204.)

Syrinx = flûte. « Pan aux oreilles pointues souffle dans la syrinx. » (*St. A.*, 217.)

Thesmophorion = chant en l'honneur de Cérès. « Les prêtres de Cérès, habillés de robes bleues, s'étaient arrêtés, prudemment, dans la rue de Satheb et psalmodiaient à voix basse un thesmophorion en dialecte mégarien. » (*Sal.*, 394.)

Tyanos = pierre précieuse de Tyane, ville de Cappadoce. Voir *Callais.*

Tympanon = instrument de musique. Voir *Tyrses.*

MOTS LATINS OU A FORME LATINE

Atrium = portique. « Et elle lui rappela leurs causeries là-bas, dans l'atrium. » (*Hérod.*, 178.)

Bdellium = gomme résine. « Du myrobalon, du bdellium, du safran et des violettes en débordaient. » (*Sal.*, 207).

Caladium = fleur de la famille des aroïdées. « En entrant dans la serre, il vit, sous les larges feuilles d'un caladium, près le jet d'eau, Delmar couché. » (*É. S.*, I, 215.)

Cambium = partie de la sève qui accroît la substance du liber. « Incessamment ils parlaient de la sève et du cambium, etc. » (*Bouv. Péc.*, 51.)

Capharnaüm = cabinet rempli d'ustensiles et de marchandises pharmaceutiques. « Enfin, si la pharmacie ouverte à tout venant était l'endroit où il étalait son orgueil, le capharnaüm était le refuge où Homais se délectait dans l'exercice de ses prédilections. » (*Bov.*, 349.)

Columbarium = caveau mortuaire. « Entre les rangs de ces disques égaux, des trous étaient creusés, pareils à des urnes dans les columbarium. » (*Sal.*, 163.)

Diachylum = espèce d'emplâtre. « Du diachylum et des bandes traînaient sur la cheminée. » (*Bouv. Péc.*, 75.)

Électrum = alliage d'or et d'argent. « Afin de montrer sa vigilance, le chef-des-odeurs offrit au Suffète sur une cuillère d'électrum un peu de malobathre à goûter. » (*Sal.*, 205.)

Galbanum = substance gommo-résineuse. « Ils frissonnèrent quand on les aspergea de galbanum et d'encens. » (*Hérod.*, 225.).

Garum = sauce piquante. « Ensuite les tables furent couvertes de viandes : antilopes, gigots de chamelles et de buffles, hérissons au garum, etc. » (*Sal.*, 5.)

Hibiscus = guimauve. « Et même, il s'arrêta près de la porte pour cueillir une fleur d'hibiscus, dont il garnit sa boutonnière. » (*É. S.*, I, 215.)

Numella = sorte de carcan qui servait à la punition des esclaves. (*Sal.*, 211.) Voir *cippes*.

Phallus = symbole du dieu de l'Impudicité. « ...se jettent des fleurs, découvrent un phallus. » (*St. A.*, 230.)

Peplum = manteau. « Elle était vêtue, comme les Romaines, d'une tunique calamistrée avec un peplum. » (*Hérod.*, 185.)

Pilum = arme de jet. « On gardait dans le temple de Moloch trois cents pilums romains. » (*Sal.*, 218.)

Pultis = espèce de bouillie. « Voici du pultis, fait par moi, selon son goût, avec beaucoup d'œufs et double mesure de farine. » (*St. A.*, 195.)

Saccharum = sucre. « Saccharum, docteur, dit-il en offrant du sucre. » (*Bov.*, 453.)

Sandastrum = espèce de pierre précieuse. Voir *Callais*.

Septum lucidum = cloison qui sépare l'un de l'autre les deux ventricules latéraux du cerveau. « Ils distinguaient fort bien dans l'intérieur le septum lucidum, etc. » (*Bouv. Péc.*, 78.)

Strobus = sorte de bois odoriférant. « Taanach alluma dans les angles de l'appartement quatre trépieds pleins de strobus et de cardamome. » (*Sal.*, 282.)

Suréna = général chez les Parthes. (*S. J.*, 123.) Voir *Négud.*

Triclinium = lit. « De temps à autre, il s'étalait sur le triclinium. » (*Hérod.*, 224.)

Umbo = partie convexe et centrale du bouclier. « Les housses étant défaites, on voyait sur les umbo la figure de César. » (*Hérod.*, 197.)

Valgus = pied bot. Voir *Stréphanopodie.*

Varus = pied bot. Voir *Stréphanopodie.*

Vélarium = voile pour garantir de la pluie ou du soleil. « On avait déplié le vélarium et apporté vivement de larges coussins auprès d'eux. » (*Hérod.*, 178.)

MOTS ANGLAIS

Bigle, *Talbot* = races de chiens. « Le jappement des talbots valait celui des bigles chanteurs. » (*St. J.*, 105.)

Bock, *Tilbury* = espèces de voitures. « Enfin son mari, sachant qu'elle aimait à se promener en voiture, trouva un bock d'occasion qui ressemblait presque à un tilbury. » (*Bov.*, 48.)

Dogcart = espèce de voiture. Voir *briska.*

Horsemen = cavaliers. « Les horsemen les plus enthousiastes s'étaient placés, en bas, contre la piste ». (*É. S.*, I, 357.)

Keepsake = album. « Il finit par copier un sonnet dans un keepsake. » (*Bov.*, 391.)

Raout = assemblée. « Il ouvrit une porte et tomba au milieu d'un raout. » (*É. S.*, II, 211.)

Sportmen. « Et il se moqua des sportmen en imitant leur tenue. » (*É. S.*, I, 363.)

Stick = canne. « Il continuait à débiter des sottises, le pommeau de son stick dans la bouche. » (*É. S.*, I, 359.)

Stopper = cheval de luxe. « De grands coupés à siège de drap promenaient des douairières qui sommeillaient, ou bien un stopper magnifique passait, emportant une chaise simple et coquette. » (*É. S.*, I, 365.)

Tandem = voiture attelée de deux chevaux l'un devant l'autre. Voir *Briska.*

Turf = terrain de courses. « Il commença par se plaindre du Champ de Mars, turf exécrable. » (*É. S.*, I, 359.)

Wurt = espèce de voiture. Voir *Briska.*

MOTS ITALIENS

Daspachio = plat assaisonné à l'huile. « Il mangea du daspachio, du gingembre, des merles de Corse, etc. » (*É. S.*, I, 81.)

Domino = dent gâtée. « J'arrive de Rouen où j'avais été me faire arracher une dent (qui n'est pas arrachée); mon dentiste m'engage à attendre. Je crois néanmoins que d'ici peu de jours il faudra me décorner d'un de mes dominos. » (*C.*, II, 190.)

Lip-fraoli = espèce de vin. « Il but des vins extraordinaires, du lip-fraoli et du tokay. » (*É. S.*, I, 82.)

MOTS ESPAGNOLS

Puros = cigares. « Ensuite ils fumèrent des puros, accoudés sur la planche de velours. » (*É. S.*, I, 196.)

Remarque. Dans l'*Éducation Sentimentale*, II, p. 116, se trouve un long passage entièrement écrit en espagnol.

RUSSE

Briska = espèce de voiture. « Et la berline se lança vers les Champs-Élysées au milieu des autres voitures, calèches, briskas, wurts, tandems, dogcarts, etc. » (*É. S.*, I, 367.)

POLONAIS

Chapska = espèce de bonnet. « C'était une de ces coiffures d'ordre composite où l'on retrouve les éléments du bonnet à poil, du chapska, du chapeau rond. » (*Bov.*, 6.)

MOTS ORIENTAUX

Abadhirs (phénicien) = pierres tombées de la lune. « Les gens d'un esprit supérieur, seuls, honoraient ces abadhirs tombés de la lune. » (*Sal.*, 163.)

Achars (perse) = fruits confits dans le vinaigre. « Ils perfectionnèrent les achars de M[me] Bordin. » (*Bouv. Péc.*, 67.)

Algummin (hébreu) = espèce de bois précieux. « Dans la galerie circulaire où aboutissaient tous les couloirs, on avait accumulé le long des murs des poutrelles d'algummin des sacs de lausania. » (*Sal*. 204.)—« Des colonnes en bois d'algummin. » (*Hérod.*, 221.)

Baaras (hébreu) = racine couleur de feu. « Ici même à Machærons, quelquefois on trouvait le baaras qui rend invulnérable. » (*Hérod.*, 226.)

Batchis (turc) = pourboire. « Vers onze heures nous avons déjeuné près d'Aboukir, dans une forteresse gardée par des soldats qui nous ont offert d'excellent café et refusé le batchis. » (*C.*, I, 231.)

Béka (hébreu) = monnaie israélite. « Cent quatre-vingt-douze maisons dans Mappales, louées aux Carthaginois nouveaux à raison d'un béka par lune. » (*Sal.*, 196.)

Betza, *Hin*, *K'hommer* (hébreu) mesures de capacité. « Pour chaque homme, il ne restait plus que dix k'hommer de blé, trois hin de millet et douze betza de fruits secs. » (*Sal.*, 261.)

Cab (hébreu) = mesure pour les matières sèches. « Je veux savoir tout ce que j'ai perdu, jusqu'au dernier sicle, jusqu'au dernier cab. » (*Sal.*, 195.)

Caouehs (turc) = cafés. « Nous courons les bazars, les caouehs (cafés). » (*C.*, I, 243.)

Cawas (turc) = sergent de police. « Toute une flottille de canots pleine de portefaix, de drogmans, le cawas des consuls, s'est rué autour de nous. » (*C.*, I, 239.)

Caïdjis (turc) = rameurs. « Quand on est dans une semblable embarcation, que la mer est calme et que les caïdjis sont bons, on vole sur l'eau. » (*C.*, II, 14.)

Chibhah (turc) = pipe. « Combien je voudrais être dans ta peau... pour fumer ensemble un chibhah sous les arbres de l'Esbekieh ! » (*C.*, III, 358.)

Djiaours (turc)=apostats musulmans « ...djiaours, sabres turcs, bonnets grecs ». (*Bov.*, 55.)

Dooms (arabe) = palmiers de Thèbes. « Un soir dans les environs de Denderah, nous avons fait une promenade sous les dooms. » (*C.*, I, 286.)

Gazis (arabe) = espèce de palmier. « J'ai été chasser avec un matelot dans un champ de coton sous des palmiers et des gazis. » (*C.*, I, 285.)

Gomor (hébreu) = mesure de capacité. « A Tèdes, ils ont emporté quinze cents gomors de farine. » (*Sal.*, 195.)

Gourou (sanscrit) = sterculier. « On écrasait en marchant des morceaux de sel, des paquets de gomme, des dattes pourries, des noix de gourou. » (*Sal.*, 343.)

Kesitah (hébreu) = sorte de monnaie. « L'eau qui valait au début du siège deux késitah le bât se vendait maintenant un shekel d'argent. » (*Sal.*, 360.)

Kiccar (hébreu) = monnaie israélite. « Ce qui maintenant vaut soixante kiccars ne coûtera pas une obole. » (*Hérod.*, 210.)

Kinnor, *Nébal*, *Salsalim*, *Scheminith* (hébreu) = instru-



ments de musique, espèces de harpes. « Les scheminith à huit cordes, les kinnor, qui en avaient dix, et les nébal, qui en avaient douze, grinçaient, sifflaient, tonnaient. » (*Sal.*, 397.)

Mangal (turc) = réchaud. « Dans les cafés, des hommes accroupis autour des mangals (réchauds) fumaient leur pipe. » (*C.*, II, 25.)

Miri (turc) = prélèvement de l'impôt. « Il nous engage à nous dépêcher au commencement, c'est-à-dire à Alexandrie où il n'y a pas grand'chose à voir, afin de tâcher de partir du Caire avec l'expédition annuelle du miri (prélèvement de l'impôt. » (*C.*, I, 222.)

Négud = titre du roi d'Abyssinie. « Tour à tour, il secourut le Dauphin de France et le roi d'Angleterre, les templiers de Jérusalem, le suréna des Parthes, le négud d'Abyssinie. » (*St. J.*, 123.)

Raïz (arabe) = capitaine. « Notre cange est peinte en bleu, son raïz (capitaine) s'appelle Ibrahim. » (*C.*, I, 269.)

Rob (arabe) = sirop. « Eaux de Vichy, de Seltz et de Barrèges, robs dépuratifs. « (*Bov.*, 103.)

Saïs (arabe) = valet de pied qui court devant les chevaux. « Pour arranger la bride de mon cheval, mon saïs (valet de pied qui court devant les chevaux) a pris un os, en guise d'autre chose. » (*C.*, I, 250.)

Smala (arabe) = famille. « Et il parlait de s'embarquer au Havre, lui et toute sa smala. » (*É. S.*, II, 286.)

Shekel (hébreu) = monnaie chez les Hébreux. Voir *kesitah*.

Sicle (hébreu) = unité de poids chez les Hébreux. Voir *Cab.*

Tarabouch (turc) = espèce de tambour. « Demain nous devons faire une partie sur l'eau avec plusieurs dames qui danseront au son du tarabouch. » (*C.*, I, 241. Autre exemple *C.*, I, 246.)

Tarbouch (turc) = petit bonnet rouge à glands de soie. « Aujourd'hui nous avons fait emplette de tarbouchs (petits bonnets rouges à glands de soie). » (*C.*, I, 229.)

Tchibouk (turc) = pipe turque à long tuyau. « Fume donc des tchibouks. » (*C.*, III, 163.)

Zéret (hébreu) = mesure de longueur. « Sans aucun contrôle, sans partage, tout l'argent que tu voudras, tous les captifs, tout le butin, cinquante zérets de terre par cadavre d'ennemi. » (*Sal.*, 181.)

Ipécacuana (brésilien) = racine d'un arbrisseau du Brésil. « Avec des précautions infinies, Mme Arnoux tâchait de lui faire avaler le contenu des fioles, du sirop d'ipécacuana, une potion kermétisée. » (*É. S.*, II, 66.)

b) Mots qui ont été plus ou moins francisés.

Addigitation = application du doigt. « L'addigitation nasale ne réussit point avec les autres. » (*Bouv. Péc.*, 255.)

Alacrité = vivacité, élan. « La vigousse et l'alacrité me manquent. » (*C.*, IV, 108.)

Algarade = trouble. « La servante l'avait été chercher dans l'algarade ; mais en apercevant son élève les yeux ouverts, il reprit haleine. » (*Bov.*, 182.)

Almée = danseuse arabe, bas bleu, savante. « Le soir nous sommes revenus chez Ruchhouk-Hanem. Il y avait quatre femmes danseuses et chanteuses, almée (le mot almée veut dire savante, bas bleu). » (*C.*, I, 284.)

Antichtone = planète du système astronomique des Pythagoriciens. « Tu ne verras pas, non plus, l'antichtone de Platon. » (*St. Ant.*, 251.)

Aryandiques, *Cycles*, *Dariques* = monnaies grecques. « Des escarboucles et des saphirs mêlés à de grandes pièces d'or, etc. Comment des staters, des cycles, des dariques, des aryandiques. » (*St. Ant.*, 31.)

Amphore = vase à deux anses. « Ils s'enfonçaient la tête dans les amphores et restaient à boire sans s'interrompre comme des dromadaires altérés. » (*Sal.*, 7.)

Armille = instrument d'astronomie qui avait la forme d'un bracelet. Voir *Bématiste.*

Bardeau = petit mulet. « Les ânes, les bardeaux, les mulets, les bœufs de Taormine, etc. » (*Sal.*, 195.)

Remarque. Ce mot s'écrit aussi « bardot » (en italien *bardotto*).

Béryl = pierre précieuse. Voir *Callaïs.*

Besoars = pierres passant pour antidotes. « Puis avec une alène il perça trois besoars indiens. » (*Sal.*, 205.)

Biditiges = à deux tiges ; *Triditiges* = à trois tiges ; *Quinditiges* = à cinq tiges. « Ils s'interrogeaient du regard pour savoir quelles passes employer, si elles devaient être à grands ou à petits courants, ascendantes ou descendantes, longitudinales, transversales, biditiges, triditiges ou même quinditiges. » (*Bouv. Péc.*, 253.)

Bradype = paresseux. « J'ai écrit un chapitre depuis six semaines, ce qui n'est pas mal pour un bradype de mon espèce. » (*C.*, III, 207.)

Brassards = parties de l'armure qui couvraient le bras (de l'italien *bracciale*). (*Hérod.*, 199.) Voir *Cnémides*.

Bubal = genre d'antilope. « Sous les rameaux les plus bas, se montrent çà et là les cornes d'un bubal. » (*St. Ant.*, 127.)

Cabestans = sorte de treuils formés de barres ou leviers horizontaux. — *Moufles* = assemblage de poulies qui sert à élever et à descendre des poids. — *Tympans* = pignons qui engrènent dans les dents d'une roue. « Elles (les catapultes) se bandaient avec des leviers, des moufles, des cabestans, ou des tympans ». (*Sal.*, 351.)

Caducée, *Pétase* = attributs de Mercure. « Et Mercure est posé obliquement sur un arc-en-ciel, avec son caducée, ses talonnières et son pétase. » (*St. A.*, 217.)

Caïque = espèce de bateau. « Si vous alliez en caïque sur le Bosphore, je ne sais à quoi vous vous accrocheriez. » (*C.*, II, 14.)

Calcédoine = espèce d'agate. « On distinguait les arcs de ses yeux, les calcédoines de ses oreilles. » (*Hérod.*, 238.)

Cange = bateau. « Nous reprendrons une cange pour Damiette. » (*C.*, I, 229.)

Canthare = coupe. « Les pains saupoudrés d'anis s'alternaient avec les gros fromages plus lourds que des disques, et les cratères pleins de vins et les canthares pleins d'eau. » (*Sal.*, 4.)

Cardamome = plante de l'Inde, du genre amome. Voir *Strobus*.

Carroubes = callosités. « Avoir les carroubes était une locution pour dire un vétéran. » (*Sal.*, 92.)

Cataphracte = espèce de cuirasse. « Par précaution contre les éléphants, Mâtho institua un corps de cavaliers cataphractes. » (*Sal.*, 250.)

Catapultes, *Carrobalistes*, *Onagres*, *Scorpions*, *Tollénones* = machines de guerre. « ... les machines de siège qu'envoyaient les villes tyriennes ; soixante carrobalistes, quatre-vingts onagres, trente scorpions, cinquante tollénones, douze béliers et trois gigantesques catapultes, » etc. (*Sal.*, 344.)

Céraunies = pierres météoriques. « Les céraunies engendrées par le tonnerre étincelaient près des calcédoines qui guérissent des poisons. » (*Sal.*, 202.)

Chlamyde = espèce de manteau. « Derrière le Pétrarque, un homme se leva, pâle comme la bordure de sa chlamyde. » (*Hérod.*, 226.)

Chyles = sucs. « Dieu, pour nous, flotte en paix dans des chyles intérieurs. » (*St. A.*, 284.)

Cinnamome = cannelle. « Les vins de cinnamome. » (*Sal.*, 6.)

Cippes = entraves. « Alors on apporta et l'on répandit au milieu du jardin des entraves, des couteaux..., des cippes qui serraient les jambes, des numella qui enfermaient les épaules. » (*Sal.*, 211.)

Clepsydre = espèce d'horloge. « La clepsydre de Khamon avait versé la cinquième (heure) comme ils arrivaient à Malqua. » (*Sal.*, 456.)

Cnémides = sorte de bottines défensives. « On ne voyait dans la sixième que des carquois; dans la septième, que des cnémides; dans la huitième, que des brassards; dans les suivantes, des fourches, des grappins, etc. » (*Hérod.*, 199.)

Cornac = conducteur d'éléphant. « De temps à autre, pendant la danse, le cornac qui les a amenés folâtre autour d'eux... etc. » (*C.*, I, 266.)

Cottabe = sorte de jeu. « Il habitait une des tentes carthaginoises, à bordures de perles, buvait des boissons fraîches dans des coupes d'argent, jouait au cottabe, etc. » (*Sal.*, 222.)

Couffe = espèce de panier de jonc. « Antipas lui en promit tout un chargement avec trois couffes de ce véritable baume. » (*Hérod.*, 225.)

Cratère = vase à boire. Voir *Canthare*.

Crotales = castagnettes. « Les pieds passaient l'un devant l'autre, au rythme de la flûte et d'une paire de crotales. » (*Hérod.*, 238.)

Dilochie = division de la syntagme (milit.) « Dans la quatrième dilochie de la douzième syntagme, trois phalangites, en se disputant un rat, se tuèrent à coups de couteau. » (*Sal.*, 262.)

Éléphantarque = chef d'une compagnie de soldats portés par des éléphants. « Ils (les éléphants) secouaient leurs colliers de grelots, criaient, et les éléphantarques baissaient la tête sous le jet des phalariques. » (*Sal.*, 236.)

Empuse = spectre. « Au clair de la lune nous vîmes tout à coup une empuse. » (*St. A.*, 151.)

Éphèbes = jeunes gens. « ... des éphèbes chantant des hymnes. » (*St. A.*, 224.)

Équin = pied bot. Voir *stréphanopodie*.

Gabares = bâtiments de transport. « De lourdes gabares débordantes de marchandises. » (*St. A.*, 37.)

Genet = espèce de cheval. « Son genet danois, suivi de deux bassets, faisait résonner la terre. » (*St. J.*, 110.)

Glossopètres = pierres précieuses. Voir *Callaïs*.

Hélépole = machine de guerre. «... un peu plus en arrière apparaissait la formidable hélépole de Démétrius Poliorcète, que Spendius, enfin, avait reconstruite. » (*Sal.*, 371.)

Hiérodoule = serviteur d'un temple. « Les lions du temple de Moloch étaient devenus furieux et les hiérodoules n'osaient plus s'en approcher. » (*Sal.*, 367.)

Hippopodes = hommes fabuleux qui avaient des pieds de cheval. « Sur la plaine blanche, les hippopodes aveugles cassent du bout de leurs pieds la plante d'outre-mer. « (*St. A.*, 166.)

Laticlave = tunique. « Il s'appuyait sur le bras de son interprète, ...ayant la toge, le laticlave, les brodequins d'un consul. » (*Hérod.*, 191.)

Malobathre = arbre de Syrie. Voir *Électrum*.

Mandragore = espèce de plante dicotylédone. « Ses caleçons noirs étaient semés de mandragores. » (*Hérod.*, 238.)

Manutention = maniement. « Ignores-tu le soin que j'observe dans les manutentions quoique j'en aie cependant une furieuse habitude. » (*Bov.*, 351.)

Métacarpiens = les os formant la paume de la main. « Les métacarpiens désolèrent Bouvard. » (*Bouv. Péc.*, 75.)

Mine = monnaie grecque. « ...d'avance on leur paya six lunes, à quatre mines par jour. » (*Sal.*, 218.)

Myrobalon = espèce de fruit des Indes. Voir *Bdellium*.

Obole = espèce de monnaie grecque. (*Hérod.*, 210.) Voir *Kiccar*.

Ophicléides = instrument à vent en cuivre. « Bientôt on distingua le ronflement des ophicléides. » (*C. S.*, 86.)

Orichalque = métal fabuleux. « C'est moi qui ai suspendu les clochettes au tombeau de Porsenna, et entouré d'un mur d'orichalque les quais de l'Atlantide. » (*St. A.*, 280.)

Pastèque = melon d'eau. « Les Gaulois, aux longs cheveux retroussés sur la tête, s'arrachaient les pastèques et les limons. » (*Sal.*, 5.)

Patère = espèce de coupe. « ... et du haut de la balustrade qui dominait Antipas, avec une patère à la main, elle cria... etc. » (*Hérod.*, 237.)

Phalangite = soldat d'une phalange. « Les ailes, à coups de fronde et de flèches, les rabattaient sur les phalangites. » (*Sal.*, 233.)

Phalarique = dard entouré de matières incendiaires. « Déjà, du haut des tours, on leur jetait des javelots, des flèches, des phalariques, des masses de plomb. » (*Sal.*, 150.)

Phénicoptère = nom scientifique du flamant. « Des ailes de phénicoptères traînaient parmi les coussins de pourpre. » (*Sal.*, 150.)

Psylle = dompteur de serpents. « Les frondeurs effrayaient les Carthaginois avec leurs frondes, les psylles avec des vipères, etc. » (*Sal.*, 87.)

Pulvérulence = poussière. « Tout s'agitait dans une sorte de pulvérulence lumineuse. » (*É. S.*, I, 205.)

Sambuque = machine de guerre. « On avança les échelles de corde, les échelles droites et les sambuques, c'est-à-dire deux mâts d'où s'abaissaient, par des palans, une série de bambous que terminait un pont mobile. » (*Sal.*, 356.)

Sarisse = pique. « Les sarisses, les haches, les épieux, les bonnets de feutre et les casques de bronze, tout oscillait à la fois. » (*Sal.*, 30.)

Scombre = genre de maquereau. « On leur envoya des bœufs, des lupins avec des scombres fumés. » (*Sal.*, 84.)

Simarre = robe. « Une simarre de pourpre légère l'enveloppait jusqu'aux sandales. » (*Hérod.*, 175.)

Stréphanopodie, *stréphendopodie*, *stréphexopodie*, *stréphocatopodie*, *stréphypopodie* = termes désignant différentes déviations du pied (pied bot). « Tandis qu'il étudiait les équins, les varus et les valgus, c'est-à-dire la stréphocatopodie, la stréphendopodie et la stréphexopodie (ou pour parler mieux) les différentes déviations du pied, soit en bas, en dedans ou en dehors, avec la stréphypopodie et la stréphanopodie (autrement torsion en dessous et redressement en haut), M. Homais, par toutes sortes de raisonnements, exhortait le garçon d'auberge à se faire opérer. » (*Bov.*, 247.)

Stréphopode = celui qui a un pied bot. « Le stréphopode depuis le matin jusqu'à la nuit galopait comme un cerf. » (*Bov.*, 249.)

Syntagme = subdivision de la phalange grecque. « Au milieu se hérissait la phalange, formée par des syntagmes

ou carrés pleins, ayant seize hommes de chaque côté. » (*Sal.*, 231.)

Ténotome = instrument de chirurgie. « Il approcha d'Hippolyte, son ténotome entre les doigts. » (*Bov.*, 249.)

Turmes = troupes. « Ailleurs, c'était une agitation de glaives nus si précipitée que les pointes seules apparaissaient, et des turmes de cavalerie élargissaient des cercles. » (*Sal.*, 234.)

Tyrses = sceptres de Bacchus portés par les Ménades. « Les Ménades avec leurs serpents... secouent les tympanons, frappent leurs tyrses, se lapident avec des coquillages. » (*St. Ant.*, 230.)

Varangue = véranda. « Le salon était à droite, et du côté de Paris, donnait sur une varangue en treillage. » (*É. S.*, I, 141.)

Viduité = vide. « Ils vont bruissant à la manière des grosses caisses dont ils se servent ; la sonorité vient de leur viduité. » (*C.*, II, 223.)

c) Archaïsmes, mots dialectaux.

SUBSTANTIFS

Bigne (normand) = bosse. « Marcel reparut le lendemain à trois heures, la face verte, les yeux rouges, une bigne au front. » (*Bouv. Péc.*, 302.)

Buire = vase, coupe. « En passant par la maison de commerce, il prit une couffe de raisin avec une buire d'eau pure. » (*Sal.*, 389.)

Canut (lyonnais) = ouvrier en soie. « Les canuts (qui sont, je crois, les ouvriers en soie) ne travaillent-ils pas dans des appartements très bas de plafond ? » (*C.*, III, 369.)

Castel = château. « Voilà deux jours que je tâche d'entrer dans les rêves de jeunes filles et que je navigue pour cela dans les océans laiteux de la littérature à castels, troubadours à toques de velours, etc. » (*C.*, II, 80.)

Col = cou. « Antipas aperçut deux ou trois fois son col délicat. » (*Hérod.*, 185. — Autre exemple, *É. S.*, I, 234.)

Fol = fou. « J'ai ri comme un fol. » (*C.*, II, 29.)

Licol = licou. « Nous sommes partis à la pointe du jour dimanche dernier sellés, battés, enharnachés, armés avec quatre hommes qui nous suivaient..., et nos trois chevaux qui se conduisaient à l'aide d'un simple licol. » (*C.*, I, 230.)

Mantel = manteau. Un jeune poète, exhibant sous un court mantel à la François Ier, la plus piètre des anatomies. » (*É. S.*, I, 208.)

Oysel = oiseau. « Souvent on menait dans la campagne des chiens d'oysel, qui tombaient bien vite en arrêt. » (*St. J.*, 107.)

Sol = sou. « Il allait dîner moyennant quarante-trois sols le cachet. » (*É. S.*, I, 42.) — « Il a voulu manger pour trente sols de brioche. » (*C.*, II, 195.)

Chaircuiterie (normand) = charcuterie. « ...les robustes Normands s'emplissaient autrefois, croyant voir sur leur table, à la lueur des torches jaunes entre les brocs d'hypocras et les gigantesques chaircuiteries. » (*Bov.*, 420.)

Chef = tête. « Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput. » (*C.*, I, 235.)

Cheminot (normand) = petit pain pointu. « Il faut à toute force que les cheminots trouvent leur place dans la Bovary. » (*C.*, III, 12.)

Cottage (normand) = maison de campagne. « Que ne pouvait-elle s'accouder sur le balcon des chalets suisses ou enfermer sa tristesse dans un cottage écossais. » (*Bov.*, 59.)

Deventiau (normand) = tablier. « Victorine et lui employaient un affreux langage, disaient « me itou » pour « moi aussi », « bere » pour « boire », « al » pour « elle », « un deventiau », « de l'iau ». (*Bouv. Péc.*, 360.)

Destrier = cheval de bataille. « L'enfant souriait d'aise et ne tarda pas à savoir tout ce qui concerne les destriers. » (*St. J.*, 99.)

Égaud (normand) = abri. « Si nous nous mettions dessous à l'égaud. » (*É. S.*, II, 15.)

Enfle (normand) = enflure. « Ce matin même, il a fallu que j'aille dans le bas Diauville pour une vache qui avait l'enfle. » (*Bov.*, 159.)

Estrangier = étranger. « Voilà ce que c'est, mon vieux, que d'être poli envers les estrangiers ». (*C.*, III, 2.)

Guibole (normand) = jambe. « Ma guibole se consolide, mais je boiterai pendant longtemps. » (*C.*, IV, 321.)

Guivre = serpent. « C'est lui et pas un autre qui assomma la guivre de Milan. » (*St. J.*, 124.)

Iau (normand) = eau. Voir *Deventiau*.

Ire = colère. « Ne prenez pas au sérieux les exagérations de mon ire. » (*C.*, IV, 136.)

Jouvence = jeunesse. « Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. » (*C.*, III, 312.)

Jouvencel = jeune homme. « Ah ! je ne suis plus ce magnifique jouvencel d'il y a dix ans. » (*C.*, II, 34.)

Lignage = famille. « Après beaucoup d'aventures, il avait pris pour femme une demoiselle de haut lignage. » (*St. J.*, 94.)

Man (normand) = larve du hanneton. « Il imagina, pour détruire les mans, d'enfermer dès poules dans une cage à roulettes, que deux hommes poussaient derrière la charrue. » (*Bouv. Péc.*, 44.)

Mire = médecin. « Il manda les maîtres mires les plus fameux, lesquels ordonnèrent des quantités de drogues ». (*St. J.*, 118.)

Nef = vaisseau. « Quand ils étaient repus, ils racontaient leurs voyages : les erreurs des nefs sur la mer écumeuse, etc. » (*St. J.*, 100.)

Oliphant = cor. « On fut obligé de faire boire dans les oliphants et dans les casques. » (*St. J.*, 95).

Paour (normand) = peur. « J'avoue avoir été troublé et même avoir eu paour, grand paour. » (*C.*, II, 55.)

Pichoûn (marseillais) = petit enfant. « Mais Arnoux, jurant qu'il n'y avait pas de danger, continuait, et même zézayait des caresses en patois marseillais, son langage natal. « Ah ! brave pichoûn, mon poulit rossignolet. » (*É. S.*, I, 149.)

Picot (normand) = dinde. « Mais la prochaine fois, par changement, je vous donnerai un coq, à moins que vous ne teniez de préférence aux picots. » (*Bov.*, 242.)

ADJECTIFS

Coine (normand) = bête, imbécile. « Mais à propos du même Rochefort ont-ils été assez coines. » (*C.*, III, 371.)

REMARQUE. — Ce mot s'écrit ordinairement *coenne.*

Espovantable = épouvantable. « La semaine prochaine je vais me mettre enfin à mon espovantable bouquin. » (*C.*, IV, 202. Autres exemples, *C.*, IV, 204, 306.)

Forci (normand) = gras. « M. Paul singulièrement forci. » (*C. S.*, 23.)

Guarry = guéri. « Je me suis guarry en dépit des règles et recommandations. » (*C.*, III, 5.)

Marry = triste. « J'ai été bien marry, chère Madame, de ne pas vous rencontrer. » (*C.*, IV, 63.)

Poulit (marseillais) = joli. Voir *Pichoûn.*

Vuide = vide. « Je ne veux pas écrire, ayant la tête vuide. » (*C.*, III, 326. Autre exemple, *C.*, IV, 321.)

VERBES

Abbestir = devenir bête. « Je suis toujours si abbesti que ça peut passer pour sagesse et même pour vertu. » (*C.*, I, 50.)

Arder = brûler. « Et tout cela à un pauvre homme qui bavachait... la tête appuyée contre la croisée, à cause de la véhémente chaleur interne qui lui ardait le sang. » (*C.*, III, 2.)

Asseuler = isoler. « Ma nièce Caroline est venue ici passer six semaines, et sa gentille compagnie me fait du bien, mon existence ordinaire est si asseulée et farouche. » (*C.*, IV, 162.)

Avaler = descendre. « Elle chaussa des galoches et avala les quatre lieues qui séparent Pont-l'Évêque de Honfleur. » (*É. S.*, 39.)

Bere (normand) = boire. Voir *Deventiau*.

Caller (normand) = reculer, avoir peur. « J'ai tout fait pour savoir son nom ; on a *callé,* on m'a dit qu'on ne savait plus, etc. » (*C.*, III, 162.)

Cuyder = croire, penser. « Le besoin de faire du moderne me reprend, et je cuits, à part moi, un tas de bonshommes. » (*C.*, III, 161.) — « Arrivés à Jérusalem, nous en cuydrons peut-être crever de fatigue. » (*C.*, I, 238.) — « C'est tellement beau que j'ai cuydé en avoir le vertige. » (*C.*, III, 367.) — D'autres exemples. (*C.*, III, 22 ; *C.*, IV, 204.)

Die, au lieu de dire, se rencontre très souvent dans l'expression « quoi qu'on die ».

Duire = instruire. « J'avais conseillé de la renvoyer à Olympe pour la duire un peu. » (*C.*, II, 66.)

Estonner = étonner. « C'est bon, très bon même, ça m'a fort estonné. » (*C.*, I, 320.)

Gaudir(*se*) = réjouir. « Je suis maintenant dans des lectures bien diverses : d'abord je me gaudys avec Petrus Borel qui est hénaurme. » (*C.*, II, 370.) — « Vous êtes-vous gaudis comme moi des croix d'honneur semées sur la littérature au 15 août ? » (*C.*, III, 219.) Autre ex. (*C.*, I, 56.)

Occire = tuer. « Et quand il les eut tous occis, d'autres chevreuils se présentèrent, d'autres daims, etc. » (*St. J.*, 113.) — « Mais je vous préviens que si nous sommes encore dérangés par la demoiselle qui chante, je l'occide (*sic*) ou lui baille un coup de poing. » (*C.*, IV, 308.)

Ouïr = entendre. « Mais, présentement, il faut que tu me rendes un service. Ouïs ceci. » (*C.*, III, 201.) — « Ouïs cette anecdote. » (*C.*, III, 161.)

Vuider = vider. « J'ai vuidé mon sac. » (*C.*, III, 375.)

PRONOMS

Al (normand) = elle. Voir *Deventiau*.

Carque (normand) = quelque. « Il est carque chose de particulier. » (*C.*, I, 324.)

Icelui, icelle, iceux. « Quant à l'ensemble, mes inquié-

tudes augmentent sur icelųy. » (*C.*, III, 375.) — « Croiriez-vous que tout le monde (Giraud, Popelin, la direction de l'Odéon et les acteurs d'icelui) me soutient que sous la régence on ne portait pas de poudre. » (*C.*, IV, 88.)

« Je ferai mon paquet « pour les champs de l'Helvétie » ou plutôt pour les monts d'icelle. » (*C.*, IV, 189.) — « Ah! combien je voudrais être dans ta peau, ou plutôt à côté d'icelle. » (*C.*, III, 358.) — « Renseignements sur icelle! » (*C.*, III, 370.)

« Mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné. » (*C.*, III, 308.) — « Les bouffons sont parfaits, et les plaisanteries d'iceux du meilleur goût. » (*C.*, I, 239.)

ADVERBES

Céans = ici. « Le docteur Lambron, le médecin de céans, attribua ma susceptibilité nerveuse à l'abus du tabac. » (*C.*, IV, 108.) — « Je vais m'y mettre cette semaine... dès que tu seras parti de céans. » (*C.*, III, 101.)

Itou (normand) = aussi. Voir *Deventiau*.

Moult = beaucoup de. « Il m'a reçu avec moult politesse. » (*C.*, I, 254.) — « Je voudrais bien savoir et avec moult détails pourquoi Saulcy a refusé l'article de Leconte. » (*C.*, II, 332.)

Moult = très. « Je suis moult aise de te savoir un peu remonté sur ton drame. » (*C.*, III, 20.) — « Oui, vieux, je suis moult satisfait. » (*C.*, III, 26.) — « Tu me seras moult agréable. » (*C.*, III, 186.)

PRÉPOSITION

Selon = le long de. « On entrevoyait des cimes d'arbres, et plus loin la prairie, à demi noyée dans le brouillard, qui fumait au clair de lune, selon le cours de la rivière. » (*Bov.*, 121.)

II

DÉRIVÉS, COMPOSÉS
ET MOTS FORMÉS PAR VOIE DE PRÉFIXES

Pour donner à son style de la variété, des nuances, de la vigueur et de la précision, Flaubert s'est souvent servi, et dans une mesure très large, des ressources dont dispose la langue pour former des mots soit par composition, soit à l'aide de suffixes et de préfixes. Les néologismes de cette nature que l'on rencontre chez notre auteur sont le plus souvent d'accord avec le génie du français et ne donnent point sujet à critique au point de vue linguistique. Dans certaines pages familières où l'écrivain s'amuse à pousser son style jusqu'au grotesque on rencontre pourtant des formations hardies et bizarres.

Nous ferons observer pour ce chapitre, comme nous l'avons fait pour le précédent, que tout ce qui se lira ci-après n'est pas de la création de Flaubert, cependant la plupart des mots étudiés datent de lui. Au point de vue du style, comme aussi pour le lecteur, il est pourtant assez indifférent qu'un mot paraisse pour la première fois ou qu'il ait été rencontré dans quelque œuvre précédente. Dans l'un ou l'autre cas, ces mots sont des formations nouvelles et en laissent l'impression.

A. *MOTS FORMÉS A L'AIDE DE SUFFIXES*

a) Dérivés à l'aide de suffixes nominaux.

-ade.

Brûlade = brûlement. « Monseigneur m'a fait faire pas mal de changements et de corrections à mon siège et à ma brûlade. » (*C.*, III, 233.)

Couillonnade = lâcheté, bêtise. « Il me semble qu'en cédant, je fais une couillonnade atroce. » (*C.*, III, 64.) — « Vous me faites l'effet, mon cher ami, vous qui m'engueulez sur mes couillonnades, d'un fier caleur. » (*C.*, III, 91.)

Enfonçade = chute. « C'est une enfonçade qu'on lui prépare et sérieuse. » (*C.*, III, 173.)

Gueulade = exclamation d'admiration. « Songe aux belles choses que je vais voir, à toutes les gueulades que je pousserai. » (*C.*, I, 217.)

Rebiffade = soulèvement. « Ces choses tourmentées par nous, arbres taillés, fleurs qui poussent où elles ne veulent pas, légumes d'autres pays, ont eu dans cette rebiffade atmosphérique une sorte de revanche. » (*C.*, II, 274.)

-age.

Bouquinage = recherche dans les bouquins. « J'ai bientôt fini, Dieu merci ! Je crois que mon éternel bouquinage va cesser. » (*C.*, III, 192.)

Faisandage = corruption. « Nous sommes bien loin encore de cela nous autres comme faisandage moral. » (*C.*, II, 122.)

Pesage = enceinte du pesage au champ de courses. « Les deux pavillons en dehors du pesage, les deux tribunes comprises dans son enceinte, etc. » (*É. S.*, I, 356.)

Prônage = louange. « Qui te dit qu'il ne sera pas embêté du petit prônage de Bouilhet : ces gens sur le déclin sont jaloux. » (*C.*, II, 167.)

Rajustage = rajustement. « Mme Arnoux, afin de l'éviter, prit sur une console des boulettes de pâte, provenant des rajustages manqués. » (*É. S.*, I, 344.)

Tournage, *Tournassage* = façon qu'on donne aux poteries sur le tour. « Il parlait du tournage et du tournassage. » (*É. S.*, I, 307.)

-able.

Insoulevable = qui ne peut être soulevé. « Cette robe se confondant avec les ténèbres, lui paraissait démesurée, infinie, insoulevable. » (*É. S.*, I, 349.)

-al.

Aromal = qui se rapporte aux aromes. « Pécuchet s'assit au bord d'un fossé, et comme il rêvait, la tête levée, s'efforçant d'entendre la voix des esprits par sa trompe aromale, se demandant même s'il en avait une, il fixa ses regards sur la visière de sa casquette. » (*Bouv. Péc.*, 272.)

Sidéral = qui a rapport aux astres. « Il semblait un dieu sidéral tout environné du firmament. » (*Sal.*)

Tombal = qui se rapporte aux tombes. « La fin est navrante, superbe et jusqu'au dernier mot, jusqu'à l'inscription tombale, on est empoigné complètement. » (*C.*, IV, 154.)

-ance.

Assouvissance = satisfaction complète. « Mais ils n'avaient sans doute jamais admiré tout cela, comme si la nature n'existait pas auparavant, ou qu'elle n'eût commencé à être belle que depuis l'assouvissance de leurs désirs. » (*Bov.*, 362.) — « Les estomacs qui trouvent en la ratatouille humaine leur assouvissance ne sont pas larges. » (*C.*, II, 232.)

-ard.

Chicard = habitué des bals publics, au costume excentrique. « J'ai lu dans *la Mode*, dit Cisy, qu'à la Saint-Ferdinand, au bal des Tuileries, tout le monde était déguisé en chicards. » (*É. S.*, I, 243).

Croûtard = faiseur de croûtes, c'est-à-dire ici de mauvais tableaux. « Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject. » (*C.*, III, 337.)

Patouillard = machine qui broie la terre pour fabriquer la porcelaine. « Ce sont les patouillards, dit-elle. Il trouva le mot grotesque et comme inconvenant dans sa bouche. » (*E. S.*, I, 342.)

Pochard = ivrogne (terme populaire). « Ils les visitèrent

tous, ou presque tous, les rouges et les bleus, les furibonds et les tranquilles, les puritains, les débraillés, les mystiques et les pochards. » (*É. S.*, II, 103.)

-ation.

Poétisation = action de rendre poétique, pris en mauvaise part. « Si tu savais combien de fois j'ai souffert de cela en toi, combien de fois j'ai été blessé de la poétisation de choses que j'aimais mieux à leur état simple. » (*C.*, II, 76.) — « Ce que je leur reproche surtout, c'est leur besoin de poétisation. » (*C.*, II, 95.)

-é.

Arabesqué. « Les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesqués de galons. » (*C.*, I, 262.)

Calamistré. « Elle était vêtue comme les Romaines, d'une tunique calamistrée. » (*Hérod.*, 184.)

Candélabré. « Il a imaginé de décorer son salon de marines peintes à fresque, tout est peinturluré, doré, candélabré. » (*C.*, II, 299.)

Mosaïqué. « Mais le cœur humain est ainsi mosaïqué que revenu aux Andelys tu regretteras la Corse. » (*C.*, I, 84.)

Plastiqué. « Les Grecs avaient de tout cela, ils étaient comme plastiqués dans des conditions que rien ne redonnera. » (*C.*, II, 276.)

Stylé. « C'était convenable, je ne dis que cela ! car ça mériterait une description très stylée. » (*C.*, I, 277.)

Tigré. « A propos des moustiques, j'en suis tigré! » (*C.*, I, 233.) « Il serrait contre elle ses noirs anneaux tigrés de plaques d'or. » (*Sal.*, 284.)

Tirebouchonné. « Sa femme, de vingt ans plus jeune pour le moins, ni grande ni petite, portait ses cheveux blonds tirebouchonnés à l'anglaise. » (*É. S.*, I, 155.)

Treillagé. « Il y avait un petit jardin, c'est-à-dire quelques grands arbres, plates-bandes de verdure sombre dont un divan en bois treillagé faisait la bordure. » (*C.*, I, 253.)

Viandé. « C'est une impériale bougresse, tétonneuse, viandée avec des narines fendues. » (*C.*, I, 283.)

Granitisé = raffermi comme du granit. « Nous nous retrouverons dans un an mûris et granitisés. » (*C.*, II, 133.)

Kermétisé = mélangé de kermès. « Mme Arnoux tâchait de lui faire avaler le contenu des fioles, du sirop d'ipécacuana, une potion kermétisée. » (*É. S.*, II, 66.)

Remarque. Ces adjectifs marquent la possession des qualités comprises dans les substantifs dont ils paraissent dérivés.

L'origine historique de ces dérivés (atus, ata) et l'existence de verbes de la 1re conjugaison correspondant à quelques-uns d'entre eux, par exemple viandé, permettent de se demander si l'on a affaire à des mots de formation nominale ou verbale. Granitisé et kermétisé se dénoncent comme formations verbales.

-ée.

Ventrée = grande quantité (pop.). « Je me fiche une ventrée de couleurs comme un âne s'emplit d'avoine. » (*C.*, I, 226.)

-e-ment.

Barissement = cri de l'éléphant. « Et tout-à-coup le barissement furieux des éléphants éclata. » (*Sal.*, 155.)

Bénissement = action de bénir. « C'était beau le bénissement des ânes et des vaches au moyen âge. » (*C.*, II, 309.)

Désennuïement = dissipation de l'ennui. « Je t'écris donc parce que j'ai à t'écrire, que c'est pour moi plaisir, passe-temps, désennuiement. » (*C.*, I, 31.)

Désordonnément = état d'être désordonné. « Prenant un sujet où j'étais entièrement libre comme lyrisme, mouvements, désordonnéments, je me trouvais alors bien dans ma nature. » (*C.*, II. 70.)

Embastillement = action d'entourer de forts. « On l'accablait sous les lieux communs traînant dans les journaux : l'embastillement de Paris, etc. » (*É. S.*, I, 99.)

Échevellement = fougue, effervescence. « C'est un tableau continu d'une vie bourgeoise et d'un amour inactif, amour d'autant plus difficile à peindre qu'il est à la fois timide et profond, mais hélas ! sans échevellements internes parce que mon monsieur est d'une nature tempérée. » (*C.*, II, 67.)

Engrossement = grossesse. « J'ai été assez vexé pour toi de l'engrossement de Rachel. » (*C.*, I, 197.)

Éperdument = moyen d'exciter. « Elle enviait les existences tumultueuses, les nuits masquées, les insolents plaisirs avec tous les éperduments qu'elle ne connaissait pas et qu'ils devaient donner. » (*Bov.*, 96.) — « Jamais je ne retrouverai des éperduments de style comme je m'en suis donné-là. » (*C.*, II., 70.)

Lanternement = action de lanterner, traîner en longueur. « Les actions avaient été livrées. Mais Arnoux, tout de suite, les avait vendues; et, avec l'argent, s'était associé à un marchand d'objets religieux. Là-dessus réclamations de Mignot, lanternements d'Arnoux. » (*É. S.*, II, 293.)

Poudroiement = poussière. « La voûte du ciel bleu s'enfonçait à l'horizon, d'un côté dans le poudroiement des plaines, de l'autre dans les brumes de la mer. » (*Sal.*, 63.)

Sonnement = son, bruit. « Luxure, amertume, néant des rapports humains, frénésie du muscle et sonnement d'or. » (*C.*, II, 223.)

Trottinement = action de trottiner. « Le calme de cette grande pièce où l'on n'entendait que le trottinement des souris. » (*É. S.*, I, 94.)

-erie.

Charognerie = pourriture. « Moi, je vous dis qu'il est mort de la charognerie moderne. » (*C.*, IV, 128.) — « Me voilà revenu à Croisset depuis quinze jours et j'y retravaille

pour ne plus songer aux charogneries contemporaines. » (*C.*, IV, 53.)

Féminotteries = mots affectionnés par les femmes. « C'est bête et folâtre, voilà tout, les petites féminotteries comme « femme sensible, plus jeune, etc. » (*C.*, II, 255.)

Goujaterie = grossièreté. « Mais quant à faire des grossièretés gratuites à ce malheureux homme, uniquement parce qu'il est laid et qu'il manque de bonnes façons, non, ce serait d'une goujaterie imbécile. » (*C.*, II, 272.)
« C'est que j'aurais dû vous écrire le premier! l'excuse à ma goujaterie est que je suis éreinté. » (*C.*, IV, 352.)

Janoterie = bêtise. « Il y a aussi une bonne naïveté, pourquoi appeler le sperchius, sperkhios? Cela me semble une vraie janoterie. » (*C.*, II, 313.)

Jeanfoutrerie = lâcheté, poltronnerie. « Tout cela vient de son irrémédiable jeanfoutrerie. » (*C.*, III. 110.)

Micheletteries = théories de Michelet.

Quinetteries = théories de Quinet.

« Il donne dans les théories, les symbolismes, les Micheletteries, Quinetteries (j'y ai été aussi, je les connais), études comparées des langues, plans gigantesques et charabias un peu vides. » (*C.*, II, 172.)

Pignouferie — bassesse, vulgarité, platitude. « Je viens de lire le Proudhon sur l'art! On a désormais le maximum de la pignouferie socialiste. » (*C.*, III, 289.)

Pudibonderie = pudeur exagérée. « C'est à propos de la

comédie que l'on va insérer dans *le Pays* : tu t'étonnes de la pudibonderie de Cohen, eh bien ! il est de l'opinion générale. » (*C.*, II, 357.)

« Je m'en réjouirais, mon cher fils, si je n'avais peur de la pudibonderie de ton ministère. » (*C.*, IV, 164.)

Vacherie = faiblesse et lâcheté (synonyme d'avachissement, pop.) « Nous périssons par l'indulgence, par la clémence, par la vacherie et (j'en reviens à mon éternel refrain), par le manque de justice ! » (*C.*, IV, 94.)

-esque.

Chateaubrianesque. « Je t'épargne les commentaires et les réflexions chateaubrianesques sur la fuite des jours. » (*C.*, III, 127.)

Farcesque. « Toutes nos vocations sont farcesques, comme disait le père Montaigne. » (*C.*, IV, 290.)

Michelangelesque. « Les mots nature foisonnent ; à la fin, la mort de Nana est michelangelesque ! » (*C.*, IV, 365.)

Raphaélesque. « Quant au côté artistique, les églises de Bretagne sont des musées raphaélesques à côté. » (*C.*, IV, 327.)

Rembranesque. « Faites monter des grandes dames, pour que ce soit plus Tour de Nesles, couleur locale, et rembranesque, palsambleu. » (*É. S.*, II, 39.)

Sauvagesque. « La mort du prince impérial qui m'a frappé comme une image d'Épinal, tant elle est violente et sauvagesque, commence à devenir une scie. » (*C.*, IV, 334.)

Troubadouresque. « Enfin votre troubadour (peu troubadouresque) est devenu un triste coco. » (*C.*, IV, 210.)

-t-eur.

Indigoteur = teinturier ; celui qui prépare l'indigo. « J'en ai connu un, ce n'était pas un cotonnier, mais un indigoteur. Voilà un homme celui-là, il avait trouvé moyen dans l'espace de vingt ans d'acquérir deux cent mille livres de rentes (en terre) en mouillant ses indigos. » (*C.*, II, 327.)

-eux, -euse, (ineux).

Crassineux. « Mais le temps est si crassineux, qu'à moins d'avoir la plume juste au bout... » (*Bov.*, 235.)

Mamelonneuse. « Et il distingue une plaine aride et mamelonneuse, comme on en voit autour des carrières abandonnées. » (*St. A.*, 122.)

Moyennageuse. « Vous savez que je l'ai quitté, mon grand roman, pour écrire une petite bêtise moyennageuse qui n'aura pas plus de 30 pages. » (*C.*, IV, 208.)

Portenteuse = merveilleuse. « Et tu t'en reviens! Je verrai donc ta portenteuse personne quelques jours après son débarquement. » (*C.*, III, 188.)

Râpeux. « On leur servit un poulet avec les quatre membres étendus, une matelotte d'anguilles dans un compotier en terre de pipe, du vin râpeux, du pain trop dur, etc. ». (*É. S.*, II, 149.)

Tétonneuse. « C'est une impériale bougresse, tétonneuse,

viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurés. » (*C.*, I, 283.)

Véreux. « Un jour qu'elle lui montrait douze actions de la compagnie du Kaolin (cette entreprise qui avait fait condamner Arnoux à trente mille francs), il lui dit : « Mais c'est véreux! c'est superbe! » (*É. S.*, II, 280.)

REMARQUE. — Le premier de ces exemples, crassineux, est sans doute un dérivé de crasse, formé d'une manière analogue à vertigineux, légumineux, bitumineux, etc., qui ont pu donner naissance à un suffixe — ineux.

-in.

Bâtin = celui qui se met le bât. « Comment, vieux bâtin! dans quel état un homme comme toi est-il réduit. » (*C.*, I, 46.)

Calotin = celui qui porte la calotte, par extension partisan de ceux qui portent la calotte. « Vous fichez-vous de nous? s'écria le placeur d'alcools. Qu'est-ce qui m'a donné un calotin pareil! » (*É. S.*, II, 110.)

Galopin = celui qui galope sans but (ironique). « Aristophane et Molière, quels galopins vous fûtes! » (*C.*, II, 329.)

Maillotin = ceux qui se battent avec le maillot. « Quels rétrogrades! quels sauvages! comme ils ressemblent aux gens de la Ligue et aux maillotins! » (*C.*, IV, 53.)

Rapin = peintre sans talent. « L'auditoire qui garnissait les bancs était composé de vieux rapins, de pions, d'hommes de lettres inédits. » (*É. S.*, II, 106.)

Remarque. — Ces noms en **-in** semblent dériver de verbes en **-er** et représentent la personne faisant l'action exprimée par ce verbe. Cf. caboter cabotin, calfater calfatin, graffer graffin, gronder grondin, trotter trottin, etc.

-isme.

Archéologisme, rend, avec plus de force, archaïsme. « La « patrie » sera alors un archéologisme comme la « tribu ». (*C.*, II, 28.)

Gâtisme = l'état du gâteux ; pris ici au figuré, signifie l'imbécillité complète. « Non la démence, la stupidité, le gâtisme, l'abjection mentale du peuple « le plus spirituel de l'univers » dépasse tous les rêves. » (*C.*, IV, 65.)

Muflisme = égoïsme brutal, bassesse des sentiments. « Paganisme, Christianisme, Muflisme. Telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité. » (*C.*, IV, 44.)

« Au paganisme a succédé le christianisme, nous entrons maintenant dans le muflisme. » (*C.*, IV, 53.)

Panmuflisme. Voir le précédent, même signification au plus haut degré. « Et je voudrais même y prononcer un discours, qui serait une protestation contre le Panmuflisme moderne. » (*C.*, IV, 108.)

Pignouflisme. Voir *pignouferie*. « La France va suivre l'Espagne et l'Italie, et le pignouflisme commence. » (*C.*, IV, 42.)

-iste.

Potdeviniste = qui reçoit des pots de vin, c'est-à-dire des présents, en sus du marché convenu ; en parlant d'un

homme politique, celui qui vend son vote. « Car enfin le bonhomme Dambreuse avait été un des *potdevinistes* les plus distingués du dernier règne. » (*É. S.*, II, 251.)

Rogomiste = fabricant de rogomme. « Le lendemain, dès sept heures, il arriva rue Notre-Dame-des-Victoires, devant la boutique d'un *rogomiste.* » (*É. S.*, I, 183.)

-ité.

Amativité = instinct qui porte les individus de sexe différent à s'unir.

Approbativité = penchant à l'approbation de soi-même ou des autres. Ils se communiquaient à voix basse leurs observations. Ah ! l'approbativité ! conscienciosité absente, amativité nulle ! (*Bouv. Péc.*, 358.)

Compréhensivité = faculté de comprendre. « Mais avons-nous autant d'innéité que de compréhensivité. » (*C.*, I, 319.)

Remarque. — Ces mots ont été formés de la même manière que « activité », « passivité », etc.

Fémininité = air ou caractère féminin. « Comme danseurs, figure-toi deux drôles passablement laids mais charmants de corruption, de dégradation intentionnelle dans le regard et de fémininité dans les mouvements. » (*C.*, I, 265.)

Immondicité = saleté. « C'est complet, procure-toi cette œuvre, l'immondicité ne va pas plus loin, rien n'y manque. » (*C.*, I, 320.)

Insupportabilité = Impossibilité de supporter. « L'insup-

portabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une maladie et le mot est faible. » (*C.*, IV, 359.)

« C'est pour ne pas vous ennuyer de mes plaintes que je vous écris maintenant si rarement, car personne plus que moi n'a conscience de mon insupportabilité. » (C., IV, 210.)

-ousse.

Friddousses = ragoûts. « Si nous écoutions Joseph, nous crèverions de cuisine. Il ne rêve que plats sucrés qu'il appelle des douces, et ragoûts qu'il appelle des friddousses. » (*C.*, I, 275.)

Vigousse = vigueur. « Mais pour écrire congrûment un vrai morceau, la vigousse et l'alacrité me manquent. » (*C.*, IV, 108.)

Remarque. — Outre ces exemples formés à l'aide du suffixe *-ousse*, nous connaissons *Jarrousse* (= espèce de gesse sauvage), *frimousse* (= visage), *frigousse* (= cuisine) et *centrousse* (= centrale). Mais ces exemples ne sont ni assez clairs ni assez nombreux pour nous donner une idée certaine de l'origine de ce suffixe.

-ue.

Vendue = vente. « Puis il la rappela, pour lui montrer trois aunes de guipure qu'il avait trouvées dans une vendue. » (*Bov.*, 404.)

-ure.

Escalopure = pièce d'étoffe dentelée. « Et la tente, une

manière de tente algérienne, avec des escalopures arabes, chic alhambra. » (*C.*, III, 94.)

b) Dérivés à l'aide de suffixes verbaux.

-er.

Besoigner = travailler. « Les bouchers besoignaient les bras retroussés. » (*Champs et Gr.*, 114.)

Bouler = renvoyer. « Fais-moi le plaisir d'envoyer bouler la rue de Choiseul. Pas de bêtises ! Je vais répondre pour toi si ça te gêne. » (*É. S.*, I, 138.)

Cadoter = faire cadeau. « Le bourgeois qui en fabrique nous en cadote. » (*É. S.*, I, 218.) — « Envoie-moi l'adresse de ce bon Babinet pour que je le cadotte de son caneton dès que je serai rentré. » (*C.*, II, 301.)

Caleuser = paresser. « De retour de mon voyage je vais me mettre à caleuser un peu moins. » (*C.*, I, 10.)

Désinquiétuder. Voir p. 79.

Entiérer = finir entièrement. « Sacrés gens de malheur ! j'allais l'entiérer quand ils sont venus. » (*Bouv. Péc.*, 370.)

Mamelonner (se) = se rassembler en mamelons. « Et des cimes d'arbres jaunies par l'automne se mamelonnaient devant eux. » (*É. S.*, II, 50.)

Marmitonner = faire la cuisine. « Guiseppe, l'écumoir à la main, marmitonnait la cuisine. » (*C.*, I, 250.)

Perturber = produire une perturbation quelconque. « Laissez-le ! laissez-le ! Vous lui perturbez le moral avec votre mysticisme ! » (*Bov.*, 256.)

-fier.

Dolcifier = rendre doux. « On ne gagne rien à faire des concessions, à s'émonder, à se dolcifier. » (*C.*, III, 214.)

Oursifier (*s'*) = devenir ours. « Je m'oursifie et m'assombris de plus en plus. » (*C.*, III, 207.)

Stupidifier = rendre stupide. « Les coupes d'amertume ne sont pas ménagées à votre vieil ami, et je lis des choses stupides ou plutôt stupidifiantes. » (*C.*, IV, 335.)

-iser.

Barbariser = devenir barbare. « Je voudrais faire un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise. » (*C.*, IV, 284.)

Bocaliser = mettre en bocal. « Montrez-les, empaillez-les, bocalisez-les, voilà tout. » (*C.*, II, 197.)

Componiser = composer. « J'espère vous retrouver à la fin de ce mois-ci en pleine convalescence. Nous componiserons ensemble pour célébrer icelle. » (*C.*, III, 317.)

Démusulmaniser (*se*) = perdre le cachet musulman. « L'orient se démusulmanise par la redingote. » (*C.*, II, 399.)

Fainéantiser = fainéanter. « Moi aussi je ne fainéantise pas. » (*C.*, III, 226 et *C.*, I, 24.)

Orientaliser = étudier l'Orient, ses mœurs ou ses langues. « Nous sommes tombés sur un petit groupe vraiment fort aimable : le consul et sa famille, le chancelier et le directeur des postes Camille Rogier, un brave peintre

échoué là et qui vit (moyennant la poste) à orientaliser dans ce beau pays ». (*C.*, I, 325.) — « C'est un peintre de Paris, un de la clique Gautier, qui vit là en orientalisant. » (*C.*, I, 333.)

Pantagrualiser = deviser à la manière de Pantagruel. « Nous passerons de bons moments ainsi tous trois à philosopher et à Pantagrualiser. » (*C.*, I, 17.)

Philosophiser = avoir des idées philosophiques. « Comme je philosophise. » (*C.*, II, 294).

Vulgariser (*se*) = devenir vulgaire. « Et, se vulgarisant de plus en plus, il prenait, des habitudes grossières et dispendieuses. » (*É. S.*, 298.)

B) *COMPOSÉS*

Ames-cyprès. « C'est une créature d'un rare bon sens et qui la connaît, l'existence ; elle me paraît avoir peu d'illusions, tant mieux ; les illusions tombent, mais les âmes-cyprès sont toujours vertes. » (*C.*, III, 9.)

Canne-parapluie, *Parapluie-polybranches.* « Bouvard préférait une canne-parapluie, ou parapluie-polybranches, dont le pommeau se retire, pour agrafer la soie, contenue à part dans un petit sac. » (*Bouv. Péc.*, 109.)

Chef-des-métairies. « Et le chef-des-métairies avait si peur de parler, qu'il tremblait horriblement. » (*Sal.*, 194.)

Chef-des-navires. « Hamilcar interrogea le chef-des-navires. » (*Sal.*, 192.)

Chef-des-voyages. « Hamilcar fronça les sourcils ; puis il fit signe de parler au chef-des-voyages. » (*C.*, 193.)

Chef-des-odeurs. « Afin de montrer sa vigilance, le chef-des-odeurs offrit au suffète, sur une cuillère d'électrum, un peu de malobathre à goûter. » (*Sal.*, 204.)

Chef-des-odeurs-suaves. « Le chef-des-odeurs-suaves, pâle et long comme un flambeau de cire, s'avança vers Hamilcar. » (*Sal.*, 203.)

Demi-caractère, *Demi-passions*, *Demi-volontés.* « Et quelle étude que celle des bourgeois. Ah ! voilà un fossile que je commence à bien connaître ! Quel demi-caractère ! Quelles demi-volontés ! Quelles demi-passions ! » (*C.*, II, 291.)

Dieu-lune. « Le Dieu-lune l'accompagne, dans une litière attelée de trois gazelles. » (*St. A.*, 180.)

Emporte-pièce. « Pourquoi toujours ce besoin d'être emporte-pièce, exagéré ? » (*Cand.*, acte II, scène XI.)

Entrepôts-magasins. « La construction d'entrepôts-magasins sur la rive droite de la Seine. » (*Champs et Gr.*, 56.)

Esprits-frappeurs. « Les esprits-frappeurs avaient débarqué au chateau de Faverges. » (*Bouv. Péc.*, 249.)

Être-raison. « Il y avait un arrachement de l'âme d'avec le corps atroce (j'ai la conviction d'être mort plusieurs fois), mais ce qui constitue la personnalité, l'être-raison allait jusqu'au bout. » (*C.*, II, 269.)

Feu-dévorateur. « Cet autre, dont les six têtes portent

des tours et les quatorze bras des javelots, c'est le prince des armées, le Feu-dévorateur. » (*St. A.*, 180.)

Homme-monde, *Poète-nature*. « Voyageurs lors viendraient par milliers specter ce poète-nature, cet homme-monde. » (*C.*, II, 162.)

Homme-parole. « Ils ont crucifié l'homme-parole, voulu tuer Dieu. » (*C.*, II, 153.)

Homme-plume. « Je suis un homme-plume, je suis par elle, à cause d'elle, etc. » (*C.*, II, 74.)

Maison-amiral. « Nul, hormis le Suffète-de-la-mer ne pouvait entrer dans la maison-amiral. » (*Sal.*, 162.)

Mer-Ténébreuse. « Des plaques de bronze, des lingots d'argent et des barres de fer s'alternaient avec les saumons d'étain apportés des Cassitérides par la Mer-Ténébreuse. » (*Sal.*, 191.)

Moloch-homicide. « D'ailleurs, empli de haine maintenant, il se tournait naïvement vers Moloch-homicide, et tous abandonnaient Tanit. » (*Sal.*, 266.)

Myrrhodion = gomme-résine tirée de la myrrhe. « Tu humeras l'odeur du myrrhodion qui fait mourir les faibles. » (*St. A.*, 166.)

Remarque. — Ce mot semble être composé de myrrha et rhodion = myrrhe de Rhodes.

Nervoso-sidéral. « Moi, j'admets un fluide, reprit Bouvard. — Nervoso-sidéral, ajouta Pécuchet. » (*Bouv. Péc.*, 262.)

Parti-prêtre. « As-tu lu mon éreintement dans l'Univers? J'attire la haine du parti-prêtre, c'est trop juste. » (*C.*, III, 98.)

Père-de-la-Terreur. « Il avait jeté un coq noir sur un feu de sandaraque, devant le poitrail du sphinx, le Père-de-la-Terreur. » (*Sal.*, 273.)

Perruquier-coiffeur. « Le rez-de-chaussée qui était un salon est maintenant un bazar et il y a au premier un perruquier-coiffeur. » (*C.*, III, 127.)

Porte-jonc. « Levés dès l'aube, ils travaillaient jusqu'à la nuit, le porte-jonc à la ceinture. » (*Bouv. Péc.*, 51.)

Rustico-municipale. « Il faut que dans le récit de cette fête rustico-municipale et parmi ces détails, etc., le dialogue continue. » (*C.*, II, 278.)

Souliers-bottes. « Je me creuse à la chercher, et puis quel costume, quels habits! un noir râpé partout, des souliers-bottes, des bas gris, etc. » (*C.*, II, 267.) — « Il avait un pantalon à plis, des souliers-bottes, une cravate longue. » (*É. S.*, I, 67.)

Trône-estrade. « Les porteurs abaissent le trône-estrade tout doucement. » (*Château des Cœurs*, 294.)

C) MOTS FORMÉS A L'AIDE DE PRÉFIXES

SUBSTANTIFS

dé-, dés-

Décommande. « J'ai assez ri du désappointement de Phidias pour sa décommande. » (*C.*, I, 165.)

Désenthousiasme. « L'idée de l'acheter l'a pris, l'enthousiasme les a saisis, puis le désenthousiasme. » (*C.*, II, 290.)

Désubalternisation. « Et elle en avait abandonné la littérature, le socialisme, le cours qu'elle professait sur la désubalternisation de la femme, etc. » (*É. S.*, II, 276.)

en-

Engueulade. « Il y a une belle engueulade aux artistes modernes dans cette préface. » (*C.*, I, 200.) — « Hier soir j'ai relu l'engueulade de Paulus à Vénus, et ce matin j'ai soutenu, comme à dix-huit ans, la doctrine de l'art pour l'art contre un utilitaire. » (*C.*, I, 320.) — « Plus je pense à cette Acropole et plus il me semble qu'il y aurait à la fin une engueulade aux Barbares superbes ; cela rentrerait dans l'esprit de la pièce et m'en paraît même le complément. » (*C.*, II, 171.)

néant-

Néant-vivant. « Et puis se plaindre ! crier à la trahison,

ne pas comprendre (et quand on est poète) cette suprême poésie du néant-vivant. » (*C.*, II, 232.)

non-

Non-connaissance. « Manuscrit ou imprimé, il y a pourtant au fond quelque chose qui me tourmente, c'est la non-connaissance de ma mesure. » (*C.*, II, 74.)

Non-être. « Puis il nous apparaît, cet intervalle, comme un immense précipice où le néant tournoie, quelque chose d'infini vous sépare de votre propre personne et vous rive au non-être. » (*C.*, II, 311.)

Non-nez. « Ah ! tout y manquait, depuis la trogne du père Daignez jusqu'au non-nez de Bastide, le Tambour-maître. » (*C.*, III, 97.)

Non-ordinaire. « Mais ces braves gens (peu braves gens) qui sont la banalité même ne comprennent guère et n'aiment guère conséquemment les non-ordinaires. » (*C.*, II, 265.)

re-

Rebottes. « On a été chercher du neuf à l'étranger, mais ce neuf est vieux (nous travaillons en vieux), échec des rebottes à la Russe et des littératures laponnes. » etc. (*C.*, II, 308.)

Rebravo. « J'ai des idées sur la manière de faire connaître « Boule de suif », mais j'espère vous voir bientôt. J'en demande deux exemplaires ; rebravo ! » (*C.*, IV, 356.)

Re-calme. « En fait de nouvelle, il y a du re-calme depuis

que l'incident Kerveguen est mort de sa belle mort. » (*C.*, III, 349.)

Recoins. « Nous avons un drogman parfait, homme d'une cinquantaine d'années, Italien, aux trois quarts Arabe, grand drôle flegmatique, connaissant les coins et recoins de toute l'Égypte. » (*C.*, I, 248 et *C.*, I, 269.)

Réchampis. « Elle (la maison) était peinte en blanc avec des réchampis de couleur jaune. » (*Bouv. Péc.*, 28.)

Re-comtesse de Chalis = nouvel exemplaire de *la Comtesse de Chalis.* « Tu serais bien aimable de m'envoyer une *re-Comtesse de Chalis*, pour la répandre. La mienne est déjà éreintée. » (*C.*, III, 353.)

Recoquillement. « Tu dis que Du Camps me croyait mort; d'autres l'auraient pu croire; j'ai des recoquillements si profonds que j'y disparais; et tout ce qui essaie de m'en faire sortir me fait souffrir. » (*C.*, II, 197.)

Réenthousiasme. « L'enthousiasme les a saisis, puis le désenthousiasme, puis le réenthousiasme. » (*C.*, II, 391.)

Ré-éreintement = nouvelle critique. « Avez-vous lu le ré-éreintement de la *Revue des Deux-Mondes*? » (*C.*, III, 113.)

Re-four = nouvel échec. « Le bon Offenbach a eu un re-four à l'Opéra-Comique. » (*C.*, IV, 90.)

Réinstallation. « Je ne suis pas malade, mais j'ai été occupé par mon déménagement de Paris et par ma réinstallation à Croisset. » (*C.*, IV, 17.)

Re-maçons = des maçons de nouveau. « A six heures du matin, re-maçons. A sept heures je déménage pour aller loger au Grand-Hôtel. » (*C.*, III, 363.)

Remerci. « Quand paraît votre volume? Re-merci. Je vous embrasse. » (*C.*, IV, 350.)

Raplatissement = nouvel écrasement. « J'ai reçu la nouvelle de la chute de Mrs Augier et Sandeau. Que ces deux gaillards-là aient un raplatissement congru, charmant! » (*C.*, II, 361.)

Re-promenade = nouvelle promenade. « A peine y étais-je (dans la chambre) qu'on se met à clouer une caisse dans l'appartement contigu. Re-promenade dans le même hôtel pour y découvrir un gîte. » (*C.*, III, 363.)

Repoignée. « Mais je ne trouve rien. Donc une repoignée de main. » (*C.*, III, 297.)

Ressac = retour violent des vagues. « A chaque coup d'aviron le ressac des flots la soulevait par l'avant. » (*St. J.*, 159.)

Re-Saint Antoine. « Me revoilà à Croisset pour deux mois et dans le re-Saint Antoine. » (*C.*, III, 43.)

Retirage = (nouveau tirage) nouvelle édition. « Quand publiez-vous un retirage de Bovary? » (*C.*, IV, 202.)

Revif = (renouvellement) saillie tout imprévue. « Cette anecdote les rendit gais. Elle en conta d'autres, et avec un revif de grâce, de jeunesse et d'esprit. » (*É. S.*, II, 355.)

Revigueur = nouvelle vigueur. « J'étais brute et étourdi;

mais ce soir (j'ai fait diète toute la journée) la revigueur m'est revenue, et j'ai écrit presque d'une seule haleine toute une page de psychologie. » (*C.*, II, 217.)

Re-vin = (même vin) vin de nouveau. « J'ai été assez dérangé ces jours-ci : mardi par la construction d'un mur sur lequel il a fallu que je donne mon avis, jeudi du vin qu'il a fallu que j'aille acheter, vendredi par une visite que j'ai reçue et un dîner que j'ai pris, et aujourd'hui enfin par le re-vin qu'il a fallu classer. » (*C.*, II, 249.)

VERBES

dé-, dés-

Décolérer = cesser d'être en colère. « J'aurais dû vous répondre immédiatement, mais depuis trois jours je ne décolère pas, je ne peux mettre en train mon *Histoire d'un cœur simple.* » (*C.*, IV, 223.)

Décongestionner = enlever la congestion. « Au mois de juillet, j'irai me décongestionner sur le haut d'une montagne, en Suisse. » (*C.*, IV, 186.)

Désembrunir (*se*) = devenir moins sombre. « Mon horizon paraît se désembrunir un peu. » (*C.*, IV, 340.)

Désenlaidir = rendre moins laid. « Il serait temps cependant de se désenlaidir, non pas que j'aie des prétentions à plaire et à séduire par mes grâces physiques, mais je me déplais trop à moi-même, quand je me regarde dans ma glace. » (*C.*, IV, 150.)

Défumer = cesser de fumer. « Je ne défume pas, j'en ai

même l'intérieur du bec avarié, me portant du reste comme un charme. » (*C.*, IV, 240.)

Désembêter = rendre moins bête. « O Plumet fils ! qui avez inventé la désinfection de la m.., donnez-moi un acide quelconque pour désembêter l'âme humaine. » (*C.*, II, 24.)

Désinquiétuder = cesser d'être inquiet. « Je suis sûr que tu ne désinquiétudes pas et que du matin au soir tu es à te creuser la tête pour imaginer un tas de dangers. » (*C.*, I, 246.)

Délire = cesser de lire. « En fait de lectures je ne délis pas Rabelais et Don Quichotte le dimanche avec Bouilhet. » (C., II, 148.)

Démusulmaniser (*se*). Voir p. 69.

Dépenser = cesser de penser. « Mais dis, je suis bien sûr que tu ne dépenses pas à moi. » (*C.*, I, 288.) « — Mais le pays en revanche me semble superbe, contre sa réputation ; on ne dépense pas à la Bible : ciel, montagnes, tournure des chameaux, vêtements de femmes, tout s'y retrouve. » (*C.*, I, 328.)

Dénévropathiser = ôter la nervosité. « J'irai passer une vingtaine de jours sur le Righi pour respirer un peu, me délasser, me dénévropathiser ». (*C.*, IV, 187.)

Dérougir = ôter la rougeur, rendre pâle. « Je suis venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné pour me dérougir la face et me calmer les nerfs. » (*C.*, IV, 195.)

Désouffrir = cesser de souffrir. « Une (figure) des plus comiques est celle de Maxime qui ne croyait pas être ma-

lade, le pauvre garçon, et m'avait très recommandé au médecin, tandis que je n'ai rien et que lui ne désouffre pas. » (*C.*, I, 225.)

en-.

Emmiasmer = rendre infect, dégoûtant. « L'air prêtre emmiasme d'ennui la ville des Césars. » (*C.*, II, 53.)

re-.

Re-être. « J'avais la gorge dans un état affreux. Mais j'ai beaucoup dormi et je re-suis à flot. » (*C.*, IV, 93.) — « J'en ai fini avec l'art dramatique qui m'agrée fort peu, et je re-suis dans mes lectures pour mon prochain bouquin. » (*C.*, IV, 155.) — « D'abord, tu voulais faire un roman, puis ç'a été un voyage. Puis, ce r'est un roman. » (*C.*, III, 192.)

Remarque. — Ce mot « re-être » était employé très anciennement ; voir Littré et Bescherelle.

Re-mourir. « Il m'a semblé que ma mère se re-mourait et que nous la volions. » (*C.*, IV, 103.)

Re-recorriger. « Il faut bien compter trois mois pour relire, faire copier, re-recorriger la copie et faire imprimer. » (*C.*, III, 216.)

Re-rugir. « Monseigneur à qui j'ai conté la chose en a profité pour re-rugir contre eux. » (*C.*, III, 289.)

Retasser. « Le gros Vasse, qui n'est plus du tout gros, m'a invité à dîner pour jeudi. Je n'aurai qu'à traverser le Luxembourg, à tâcher de m'empiffrer, à sortir ensuite, allumer un cigare, et me retasser dans mon chenil. » (*C.*, I, 61.)

sur-.

Surbûcher. « Je bûche et surbûche le sexe faible. En huit jours, j'ai écrit le premier acte. » (*C.*, IV, 115.)

Surembêter. « Je me suis surembêté ces jours-ci d'une façon truculente. » (*C.*, II, 240.)

Surembrasser. « Adieu, pauvre tant adorée ; je t'embrasse, et te surembrasse. » (*C.*, I, 293.)

âpre-, casse-, triple-.

Casse-briller. « Le soleil donne dessus presque constamment quelque temps qu'il fasse, ça casse-brille. » (*C.*, II, 44.) — Les semences antiques tombées à terre ont peut-être fécondé le sol. Le soleil casse-brillait sur les murs gris. » (*C.*, II, 55.) — « Il fait beau temps ; le soleil commence à casse-briller ; le Nil est plat comme un fleuve d'huile. » (*C.*, I, 272.)

Casse-péter. « Les deux quinquets faisaient casse-péter de chaleur. » (*C.*, III, 43.) — « Nous casse-pétons de satisfaction d'être à Athènes. » (*C.*, II, 31.) — « Je casse-pète tellement d'envie de voir la première représentation que je passe bien à y rêver, tous les jours, une grande heure pour le moins. » (*C.*, III, 52.) — « Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput et couvert d'un tarbouch rouge qui casse-pète de couleur rouge et m'a fait les premiers jours casse-péter de chaleur. » (*C.*, I, 235.)

Apre-casser. « Ah ! j'âpre-casse atmosphère quoique dans

la nuit, légèrement vêtu et fenêtres ouvertes. » (*C.*, III, 20.)

Apre — difficulté. « J'âpre — difficultés de style, mauvais temps. Tout ça, ainsique ce que nous avons dit l'autre jour, m'embête. » (*C.*, II, 240.)

Triple-ficeler. « Ma Bovary est une dame aux camélias, maintenant ! Boum ! Quant au Balzac, j'en ai décidément les oreilles cornées. Je vais tâcher de leur triple-ficeler quelque chose de rutilant et de gueulard. » (*C.*, III, 91.)

La manière de procéder, quant à ce genre de formations si étrangères au français, est facile à découvrir : dans les composés où *casse* forme la première partie comme par exemple dans *casse-tête*, *casse-cou*, etc., ce mot a, dans la langue populaire, qui n'analyse pas, perdu son caractère original et est devenu une particule. Elle donne aux composés une idée d'excès ou de destruction. *Casse* ayant perdu sa valeur primitive, son emploi comme préfixe dans un composé verbal, ne doit pas plus étonner que celui de *contre*, *dis* et autres semblables.

L'emploi de *âpre* dans ces exemples a probablement été amené par la ressemblance de signification avec *casse*. Dans la formation de ces mots, ainsi que dans celle de *triple-ficeler*, Flaubert s'est donc servi d'éléments qui, en principe, sont propres seulement à la formation des noms. C'est l'inverse que nous rencontrons dans bien des composés à l'aide de *re-* : là un élément propre à la formation verbale est employé pour former des substantifs.

Hocquesonner. « Le génie, comme un fort cheval, traîne...

l'humanité sur les routes de l'idée, elle a beau tirer les rênes et par sa bêtise lui faire saigner les dents, hocquesonnant tant qu'elle peut le mors dans sa bouche.... » (*C.*, II, 175.)

Remarque. — Nous classons aussi ce mot dans ce groupe. Il semble être un composé de *hoquet* et *sonner* et signifier faire sonner à la manière du hoquet.

III

PARTICULARITÉS DE SIGNIFICATIONS

Apparence = forme indécise. « Il entrevit dans l'ombre comme des apparences d'animaux. » (*St. J.*, 131.)

Autre est souvent employé pour désigner le futur. « Cependant j'aurais pu vivre jusqu'à l'autre hiver. » (*St. A.*, 119.)

« Tu sais que je dois prendre au commencement de l'autre hiver un logement à Paris. » (*C.*, II, 116.)

« O primevères, mes petites, ne perdez pas vos graines que je vous revoie à l'autre printemps. » (*Champs et Gr.*, 324.)

« Il veut que j'écrive tout de suite une autre comédie dont je lui ai montré le scénario, et qu'il voudrait donner l'autre hiver. » (*C.*, IV, 163.)

« Ce ne sera pas au commencement de la semaine prochaine que nous nous verrons, mais vers le commencement de l'autre. » (*C.*, IV, 195.)

Cf. G. Sand, *Mare au diable*, 45. « A présent vous avez loué tout votre monde, et ce n'est qu'à la Saint Jean de l'autre année que nous pourrons y songer. »

Remarque. — Dans l'ancienne langue, *autre* était

employé pour désigner aussi bien le futur que le passé. Ex : « VI en (ans) as a faire la ou tu celebras hui la sainte pasque la celebreras tu l'autre an. » (*St. Brandan*, 129, 22.)

Autre ex. : « Quand li rois Artus i vandra.
Qui doit venir l'autre semaine. »
(*Chevalier au Lion*, 1617.)

Bât = selle de bête de somme, signifiant ici la quantité pouvant se transporter sur un bât. « L'eau qui valait au début du siège deux késitah le bât se vendait maintenant un shekel d'argent ». (*Sal.*, 360.)

Bouchon = restaurant, cabaret. « C'est-à-dire : les cafés, estaminets, bouchons et autres endroits qui émaillent le bas de la rue des Charrettes. » (*C.*, III, 12.)

REMARQUE. — *Bouchon* provient du bouquet de feuillage de buis (buxum = bouchon) qui servait autrefois d'enseigne à ces maisons.

Cursif = qui court, fugitif. « L'existence après tout n'est-elle pas comme le lièvre, quelque chose de cursif qui fait un bond dans la plaine. » (*C.*, I, 23.)

Dérangement = déplacement. « Il est vrai, répondit Emma, mais le dérangement m'amuse toujours ; j'aime à changer de place. » (*Bov.*, 114.)

« Il y a aujourd'hui quinze jours à cette heure je revenais de Chaville et j'arrivais chez toi. Comme c'est loin déjà !... la difficulté que j'ai à me recueillir maintenant vient sans doute de ces deux dérangements successifs. » (*C.*, II, 288.)

Remarque. — *Déranger* signifiant déplacer, il est tout clair que *dérangement* prenne le sens de déplacement.

Diguer = fouiller (sens figuré). « Qu'est-ce encore? Vous êtes toujours à me diguer avec vos questions! » (*Bouv. Péc.*, 163.)

Galère = lampe à forme de galère. « Mathô, immobile, tenait au bout de son bras la galère d'argent, mais le moustiquaire s'enflamma d'un seul coup. » (*Sal.*, 121.)

Manière = espèce. « Et il aperçut au milieu des ténèbres une manière de monstre devant lui. » (*St. A.*, 275.)

« Et sur la croupe du second (cheval) un manteau roulé formait une manière de siège. » (*É. S.*, 21.)

Remarque. — Ce sens de « manière » date aussi de l'ancienne langue. Cf. « et moult de manières de poissons qui couroient. » (*St. Brandan*, 147, 9.) Les dictionnaires de Littré et de Darmesteter-Hatzfeld donnent des exemples tirés de Molière, qui emploie « manière » dans la signification de « espèce. »

Regardant = parcimonieux. « Ce brave garçon s'est déjà fait chasser de chez trois bourgeois un peu plus regardants (c'est le mot) que nous. » (*C.*, II, 391.)

Voyant = observateur. « Vous m'avez replacé sous les yeux des paysages que je connais : Delphes et l'Égypte entre autres. Personne n'aura été un voyant comme vous. » (*C.*, II, 103.)

REMARQUES SYNTAXIQUES

EMPLOI DE DIFFÉRENTES PRÉPOSITIONS APRÈS LE VERBE *PARTIR*

D'après Ducange, le latin vulgaire se serait servi du verbe « partire » dans la signification que le verbe « partir » peut encore avoir de nos jours en français. Dans l'exemple que donne Ducange le verbe « partire » figure sans préposition :

« Cum in itinere suo ad cujuscumque domini domum vespere venerit ab eo hospitum roget et postquam cum concessione, vel jussione ejusdem, secundum morem patriæ, homines partiti domos intraverint. »

Et Ducange ajoute : « ubi homines partiti videntur dici qui in itinere sunt, qui sont partis, qui profecti sunt, ut loquimur. »

Quoi qu'il en soit de la traduction donnée par Ducange, « partir », fonctionnant comme verbe exprimant le mouvement, semble originairement signifier « quitter », « se mettre en route ». Et, pour désigner la cause ou le but de cette action, on se servait de la préposition « pour »[1]. Quand le

1. Cf. P.-A. Geijer : *Jakttagelser öfver franska språkets syntax.*

motif ou le but du mouvement entrepris était celui de se rendre dans un autre lieu, on l'indiquait par « pour » accompagné d'un infinitif indiquant le chemin qu'on avait à faire ou la direction qu'on avait à prendre.

Ex. : Cela faict Theseus se partit pour aller combattre le taureau de Marathon. (Amyot, *Thes.*, 16.)

— Si je pars pour aller en Asie. (Robert Estienne, *Dic. français-latin*, 1549.)

— Coysi tos tres, un bon matin
Se partigron de bon corage
Per anar en romavage.
(Bartsh, *Crest. prov.*, 411, 40.)

Avec le temps « partir » subit une modification de sens de sorte qu'il s'approcha des autres verbes énonçant le passage d'un lieu à un autre, et alors l'infinitif devint superflu, mais on garda « pour ». Cette préposition, qui dès le commencement avait indiqué la cause ou le but du mouvement, se trouva dès alors devant la localité où on se rendait et devint ainsi presque identique à *en*, *à*, *vers*, etc.

Nous trouvons encore quelques expressions identiques de sens au verbe « partir » qui se servent elles aussi de la préposition *pour* quand il s'agit d'indiquer le lieu de destination :

Ex. : « faire voile pour », « s'embarquer pour », « se mettre en route pour », « quitter pour », etc.

Mais ces expressions aussi ont subi la même modifica-

tion de sens que le verbe « partir » tout en gardant la préposition « pour ». Cependant nous avons trouvé chez Flaubert : « Il fait voile vers le Havre » (*C.*, I, 39), ce qui montre que les expressions en question sont en train de prendre la même route que « partir ».

La langue rapproche de plus en plus la syntaxe du verbe « partir » de celle des autres verbes assignant le mouvement. Déjà chez Robert Estienne (1549) nous trouvons : « partir de quelque lieu *à* la course », et actuellement nous le rencontrons souvent, et dans la littérature et dans la langue parlée, suivi des différentes prépositions dont ces mêmes verbes font usage pour marquer le lieu de destination, c'est-à-dire : *à*, *dans*, *en*, *vers*, etc.

Flaubert nous en fournit des exemples :

à Ex. : Hippolyte partit *à* Neuchâtel. (*Bov.*, 445.)
— Il était rentré et reparti *à* la campagne. (*C.*, I, 51.)
— Dans une quinzaine il part *à* Paris pour s'aller chercher un logement. (*C.*, II, 321.)
— Elle partit *à* Rouen le lendemain dimanche pour aller chez tous les banquiers. (*Bov.*, 417.)[1]
— Enfin n'y pouvant plus tenir et imaginant qu'elle était partie *à* Rouen il alla sur la grande route. (*Bov.*, 442.)[1]
— Il est même parti *à* Nogent rien que pour cela. (*É. S.*, II, 7.)

1. Quelques éditions postérieures à l'édition originale et parues après la mort de Flaubert, portent *pour* au lieu de *à*.

— Un jour qu'il était parti *à* Sassetot administrer quelqu'un, Pécuchet se porta au devant de lui sur la route. (*Bouv. Péc.*, 328.)

— Je vis passer sous mes fenêtres des bonnets de coton abrités par des parapluies rouges, les barques vont partir *à* la mer. (*C.*, II, 291.)

— Ils se taillèrent une fourchette de coudrier et un matin partirent *à* la découverte du trésor. (*Bouv. Péc.*, 271.)

REMARQUE. — Le dernier exemple est peut-être équivoque. La préposition *à* a-t-elle ici un sens *local* ou causal ?

dans Ex. : Il remontait, au hasard, le quartier latin, si tumultueux d'habitude, mais désert à cette époque, car les étudiants étaient partis *dans* leurs familles. (*É. S.*, I, 114.)

en — Le lézard se traîne où se promenait la belle Geneviève songeant à son amant parti *en* Trébizonde combattre les géants. (*Champs et Gr.*, 196.)

— Tiens, il y a longtemps qu'on ne vous a vu ! Où diable étiez-vous donc ? parti *en* voyage, *en* Italie ? (*É. S.*, I, 206.)

REMARQUE. — L'expression « partir en voyage » condamnée par Littré se trouve très souvent chez Flaubert.

sur Ex. : Justin était parti au hasard *sur* la route. (*Bov.*, 389.)

vers Ex. : On le croyait parti *vers* la contrée de l'ambre. (*Sal.*, 68.)

— Ensuite ils sont partis *vers* la Haute-Galilée. (*Hérod.*, 173.)

— Les Tarentins sautèrent vite de leur cheval sur le second et partirent à droite et à gauche *vers* le fleuve et vers la ville. (*Sal.*, 238.)

— Elle partit donc *vers* la Huchette. (*Bov.*, 433.)

— Un dimanche, un gendarme, tout à coup, partit *vers* Falaise. (*Bouv. Péc.*, 202.)

— Il me semble qu'au moment où je sentirai la voiture, ce sera comme si nous montions en ballon, comme si nous partions *vers* les nuages. (*Bov.*, 275.)

— ... le ministre des travaux publics avait, ce jour-là même, signé un arrêté qui invitait tous les citoyens entre dix-huit et vingt ans à prendre du service comme soldats, ou bien à partir *vers* les provinces, pour y remuer la terre. (*É. S.*, II, 135.)

— L'âme, mêlée à l'éther sans bornes, était partie *vers* les dieux. (*St. A.*, 219.)

— Elle est partie *vers* la nouvelle Athènes avec des nourrissons de Mars. (*C.*, IV, 118.)

— Je veux vous dire bonjour avant de partir *vers* les lieux qui vous ont vu naître. (*C.*, IV, 272.)

L'INFINITIF AU SENS D'UN IMPÉRATIF

La langue ancienne avait plusieurs ressources pour exprimer le commandement. Entre autres elle se servait souvent de l'infinitif pour remplacer l'impératif négatif.

Ex. : Or ne vus esmaier (*Chanson de R.*, III, 27.)
— Parle a moi, meschine, de noient ne douter. (B.-H. *Langue et litt. fr.*, 103, 75.)
— Garde ne demorer tu pas. (*Chev. au Lion*, 734.)
— Garde que en pecie jamais ne retourner (B.-H. *Langue et litt. fr.*, 103, 14.)

Cet usage qu'avait le vieux français de faire fonctionner un infinitif négatif au sens de l'impératif paraît ne pas avoir entièrement disparu de la langue moderne. Flaubert nous en offre des exemples.

Ex. : Ne pas *m'envoyer* l'article du d'Aurevilly. (*C.*, III, 136.)
— Quand paraît le *Chateau des Cœurs*? ne pas *oublier* la *Chanson des Brises*. (*C.*, IV, 339.)
— Quand vous ai-je écrit? Il y a très longtemps, il me semble! Je suis en retard, mais ne pas *croire* que je vous oublie. (*C.*, IV, 243.)
— Ne pas s'y fier! (*É. S.*, I, 234.)

Contrairement à l'opinion de Darmesteter[1] nous ne voyons rien qui empêche de considérer de telles phrases comme des continuations directes des locutions analogues en vieux français : s'il faut avouer que l'infinitif remplaçant l'impératif a souvent dans la langue moderne un caractère indéfini ou s'adresse à plusieurs personnes, il y a bien des cas où celui qui parle s'adresse à une seule personne et d'une manière catégorique, comme le montrent les exemples cités ci-dessus.

Le français actuel a élargi l'usage de l'infinitif au sens impératif, de sorte qu'on trouve des locutions telles que :

Ex. : *Prendre* une cuillerée à bouche soir et matin.
— *Lire* comme exemple de fétidité moderne, dans le dernier numéro de la *Vie parisienne*, l'article sur Marion Delorme. (*C.*, IV, 148.)
— Se *méfier* de l'hôtel du Commerce. (*C.*, III, 229.)
— Quant à ses doctrines s'en *méfier* d'après ses œuvres. (*C.*, III, 179.)
— *S'écarter* des journaux. (*C.*, IV, 242.)
— Je ne crois pas qu'on puisse être magistrat et garde national (?) *S'en informer* ! (*C.*, IV, 360.)
— *Prendre* par exemple : Planche, Janin, Théo, etc., rien que des morts et *analy-*

1. Darmesteter, *Cours de grammaire hist.*, IV, 119.

ser leurs idées, leur poétique, ou bien *creuser* la question de « l'art pour l'art ». (*C.*, IV, 247.)

En ce qui concerne des phrases comme celle-ci, nous sommes d'accord avec Darmesteter qui dit qu'il n'y a aucun rapport à établir entre cet infinitif employé comme impératif et l'infinitif remplaçant l'impératif dans la langue ancienne. Elles se révèlent plutôt comme des constructions récentes vu qu'elles renferment presque toujours un sens positif et que, du reste, leur infinitif se fait précéder d'un pronom réfléchi de la 3e personne, ce qui indique une construction elliptique.

Ici se range aussi l'emploi bien connu de l'infinitif « voir » dans un sens impératif.

Ex. : Voir la fureur de Bossuet contre lui. (*C.*, IV, 374.)
— Voir le *Gaulois* d'hier. (*C.*, IV, 376.)
— Voir comme exemple le style de la *Revue des Deux-Mondes*. (*C.*, III, 326.)

Chez Flaubert, comme ailleurs, on trouve l'impératif remplacé aussi par un substantif, manière aussi brève que catégorique pour formuler un commandement.

Ex. : Réponse là-dessus, je vous prie. (*C.*, IV, 339.)
— Renseignements sur icelle. (*C.*, III, 370.)
— Détails sur les personnages auxquels tu t'es adressé. (*C.*, IV, 372.)

SUBJONCTIF OU INDICATIF DANS LES PROPOSITIONS CONCESSIVES INTRODUITES PAR « QUOIQUE » « BIEN QUE[1] »

Le mode du verbe de la proposition concessive en latin variait selon la pensée intérieure de la phrase exprimée. Si l'obstacle visé par la concession était réel, l'indicatif était employé; si, au contraire, la proposition concessive donnait l'obstacle comme seulement douteux ou supposé, le subjonctif était de rigueur quelle que fût la conjonction ou la locution qui introduisait la phrase. C'était la règle générale.

Cependant on semble s'être servi de préférence de certaines conjonctions dans une proposition où l'on mettait le subjonctif et d'autres lorsqu'on préférait l'indicatif. C'est ainsi qu'on rencontre les conjonctions « etsi », « tametsi » et « quamquam » le plus souvent suivies de l'indicatif.

Ex. : Quamquam excellebat Aristides abstinentia, tamen exilio multatus est. (C. N.)

— Medici quamquam intelligunt saepe, tamen numquam ægris dicunt illo morbo eos esse morituros. (Cic.)

1. Ce morceau a été composé et rédigé en septembre 1897. Il y a quelques semaines, nous en retrouvions la substance dans les « Mélanges grammaticaux de M. O. Œrtenblad, publiés dans *Studier i modern språkvetenskap utgifna af nyfilologiska sällskapet i Stockholm* ». Notre première pensée fut alors de supprimer ce fragment de notre thèse; mais des conseils autorisés nous en ont dissuadé et nous le reproduisons ici.

Cependant on trouve aussi le subjonctif.

Ex. : Hæc quamquam sint gravia atque acerba fortuna vestra vobis suadet. (T. L.)

Dans un grand nombre de cas, le français s'est affranchi de la tradition latine. Pour ne parler que des conjonctions « quoique », « bien que » qui nous occupent en particulier, on sait qu'elles se construisent ordinairement avec le subjonctif. Pourtant l'ancienne langue, comme celle de nos jours, fournit des phrases où l'indicatif est employé après les conjonctions « quoique », « bien que » ayant la signification du latin « quamquam ».

Ex. : Chil furent si doi frère qu'adont si bien aida mais ne le savoit mie coyque cascun ama. (Baudoin de Seb., XV, 1228.) (XIVe siècle.)

— Quoique nous devenons anglais. (Froissart.) (XVe siècle.)

Le XVIe et le XVIIe siècle fournissent aussi des phrases analogues où « quoique » est suivi d'autres modes que le subjonctif, et, nous pouvons constater que Vaugelas même, le célèbre maître de la langue française, pèche contre les règles grammaticales de son temps. Ménage dans ses *Observations sur la langue française*, 1672, p. 159, condamne l'indicatif comme barbare après « quoique » et reproche à Vaugelas de s'être servi du conditionnel après cette même conjonction.

Ex. : Quoique quelques uns seraient d'avis, que nonobstant l'équivoque on dit toujours Arrien et jamais Arrian. (Vaugelas, *Rem. sur la langue fr.*, 116.)

Ménage réclame ici le présent du subjonctif : « il devoit dire, quoique quelques-uns soient d'avis. »

Chez les grands écrivains de ce temps, l'indicatif après « quoique » n'est point rare :

Ex. : La mienne quoique aux yeux elle n'est pas si forte. (Molière, *École des femmes*, IV, 9.)

— Cette prétendue femme, quoique devenue arienne et persécutrice des catholiques, elle n'avait pas mérité d'être flattée. (Bossuet, *Déf. Var. 1er disc.*, 63.)

— L'ambassadeur présente sa lettre au roi, qui ne la lut pas, quoique le Hollandais proposa d'en faire la lecture. (Sévigné, *Lettres* II, 452.)

Les exemples que l'on trouve chez notre auteur font précisément comprendre le sens intérieur de la phrase. Aussi trouvons-nous relativement souvent l'indicatif, qu'il semble vouloir remettre dans ses droits. Il s'en sert pour énoncer un fait réel, lorsqu'il veut s'exprimer catégoriquement ou donner lui-même son idée personnelle sur ce qu'il dit. Une comparaison des deux espèces d'exemples que nous allons citer ci-dessous, appuiera ce que nous avançons.

INDICATIF

Ex. : Quoiqu'il lui faudra pourtant suivre les autres. (*Bov.*, 171.)

— Quoique j'en suis dégoûté jusque dans

SUBJONCTIF

Ex. : Merci du billet de répétition ! Quoique je n'y aie rien compris, il m'a fait un grand plaisir. (*C.*, III, 37.)

les entrailles. (*C.*, I, 106.)

Ex. : Quoiqu'en général, en fait de présage, l'esprit est ainsi fait. (*C.*, I, 216.)

— Quoique cela va encore t'indigner je continuerai à descendre rue du Helder. (*C.*, II, 349.)

— Je finirai par ressembler à Marat! qui est une belle binette, quoique ce fut un rude imbécile. (*C.*, IV, 2.)

— Quoique à suivre mon penchant, je voudrais rester en Italie le temps d'y travailler sur place. (*C.*, II, 24.)

— Aucune loi ne pourrait me mordre, quoique j'y attaque-

Ex. : Mauvaise songerie et qu'il faut repousser, bien qu'elle soit délectable. (*C.*, IV, 122.)

— C'est beaucoup plus mal administré que l'Égypte qui se ressent un peu de l'influence de Méhémet-Ali, quoique tout aille en se détraquant. (*C.*, I, 314.)

— Il les eût eus qu'il les aurait donnés sans doute, bien qu'il soit généralement désagréable de faire de si belles actions. (*Bov.*, 437.)

— Il faut trois jours rien que pour voir les ruines qui en demeurent encore, quoique tout soit ravagé et et aux trois quarts enfoui. (*C.*, I, 297.)

— Cependant les splendeurs destinées à son fils l'éblouissaient,

rais tout. (*C.*, II, 157.)

Ex. : Bien que ses péchés auraient pu, sans déshonneur pour elle ni inconvénient pour le monde, se répandre à tous les coins du diocèse. (*C. S.*, 67.)

— Je compte m'arrêter à Mantes, bien qu'il m'en coûtera beaucoup. (*C.*, IV, 63.)

— Bien que, ne voyant personne, je n'entendais pas dire de bêtises. (*C.*, IV, 359.)

— Ce n'est pas du mélodrame (bien que certainement on dira que c'en est.) (*C.*, IV, 366.)

bien que la promesse n'en fût pas claire. (*St. J.*, 98.)

Ex. : Parfois, cependant, Emma tressaillait, à l'idée soudaine de rencontrer Rodolphe; car il lui semblait, bien qu'ils fussent séparés pour toujours, qu'elle n'était pas complètement affranchie de sa dépendance. (*Bov.*, 389.)

— Je voyage en moi comme dans un pays inconnu, quoique je l'aie parcouru cent fois. (*C.*, I, 124.)

— Bien que la place fût dangereuse ils se poussaient pour le voir. (*Sal.*, 192.)

— Hugo en ce siècle enfoncera tout le monde quoiqu'il soit plein de mauvaises choses. (*C.*, II, 138.)

Dans des phrases analogues, la langue d'aujourd'hui emploie généralement le subjonctif, et ce subjonctif y est souvent amené par la conjonction seule, c'est-à-dire que c'est la forme extérieure de la phrase qui veut ce mode et non le sens.

Depuis Vaugelas les grammairiens français n'ont jamais pu se résoudre à laisser le choix des modes. Il faut mettre le subjonctif après « quoique », « bien que » etc., que l'on énonce un fait comme réel ou douteux. Cette rigueur des grammairiens se comprend assez facilement : ils font leurs règles d'après la statistique qu'ils ont pu établir et dans le besoin pédagogique d'uniformiser. Mais la langue ne se soumet pas toujours aux règles, elle sent l'importance de la nuance entre les deux modes et ne veut pas renoncer au droit de s'en servir.

Parmi les exemples que donne le dictionnaire de Littré il y en a quelques-uns avec l'indicatif que l'auteur a eu le soin de faire suivre de la remarque : « Ce qui n'est plus usité ». D'où vient donc l'emploi du mode subjonctif après « quoique » ? Littré ajoute : « c'est la locution « quoi que » qui est devenue une conjonction adversative ». Or, cette locution « quoi que » désignant quelque chose de non déterminé, d'indécis ou de douteux, n'aurait-elle pu établir confusion entre le pronom et la conjonction et par là même entraîner « quoique » à prendre son mode ?

QUELQUES EXEMPLES CONCERNANT L'EMPLOI DES TEMPS

« Oui, vieux pédagogue, l'accord des temps est une ineptie, j'ai le droit de dire : Je voudrais que la grammaire *soit* à tous les diables et non pas : *fût*, entends-tu ? »

C'est avec ces mots que Flaubert réfuta les arguments de son ami Du Camp sur les libertés grammaticales que celui-ci lui reprochait après la lecture de l'*Éducation sentimentale.*

D'après nous, il ne faut pas prendre au sérieux les mots cités ci-dessus ; cependant nous pouvons alléguer, concernant la concordance des temps, quelques exemples qui méritent d'être remarqués.

Passage du passé au présent. Ex. : Ils avalaient à pleine gorge tous les vins qui *sont* dans des outres, les vins de Cantabres que l'on *apporte* dans des tonneaux. (*Sal.*, 6.)

— La lanterne qui *est* sur le siège du postillon *éclairait* la croupe des deux premiers chevaux. (*Champs et Gr.* 327.)

— La langue tout entière lui sortit hors de la bouche ; ses yeux, en roulant, pâlissaient comme deux globes qui *s'éteignent*. (*Bov.*, 456.)

Remarque. — Ici le présent est plus naturel, puisqu'il se rapporte à un fait d'expérience habituelle.

— Il y avait même, dans un endroit écarté, une étuve à la romaine; mais le bon seigneur s'en privait, estimant que c'*est* un usage des idolâtres.

— Ils occupaient les collines de sable qui *bordent* le fleuve. (*St. A.*, 174.)

Voir la remarque de l'exemple 3.

— C'était une maison basse, à un seul étage, avec un jardin rempli de buis énormes et une double avenue de châtaigniers montant jusqu'au haut d'une colline, d'où l'on *découvre* la mer. (*É. S.*, II, 317.)

— Il se calma en voyant des queues de brebis syriennes, qui *sont* des paquets de graisse. (*Hérod.*, 235.)

— Ils entendirent huit heures sonner aux différentes horloges du quartier Beauvoisine, qui *est* plein de pensionnats (*Bov.*, 334.)

Fait habituel, durable. Cf. remarque de l'exemple 3.

— Du côté des cuisines, entre des vêtements en lambeaux et des chevelures abattues, des hommes, avec des éventails, avivaient des charbons, et une odeur de chair qui *brûle* passait. (*Sal.*, 212.)

Plusieurs auteurs respectant la règle de la concordance des temps se servent dans des cas analogues de l'imparfait.

Cependant on ne peut hésiter à affirmer que, du moment où il s'agit dans la plupart de ces exemples d'un fait habituel, d'une chose qui existe ou doit exister encore, l'emploi du présent est plus logique et tout à fait naturel.

> Un matin, avant le jour, le Tétrarque Hérode-Antipas *vint* s'y accouder et *regarde*. (*Hérod.*, 168.)

Remarque. — Le brusque passage du passé au présent se rencontre chez tous les auteurs, ici le changement est un peu imprévu, et choque. (Voir les exemples que nous avons donnés plus haut).

Les exemples suivants, comparés à ceux que nous venons de citer, ont un imparfait qui est de nature à nous surprendre :

> — Triste distraction, car on n'y trouve pas le bonheur. — Mais, le trouve-t-on jamais? demanda-t-elle. — Oui, il se rencontre un jour, répéta Rodolphe, un jour tout à coup, et quand on en *désespérait*. (*Bov.*, 202.)

Un professeur de lycée de Paris que nous avons consulté sur cette phrase nous a donné son avis en ces termes : « Flaubert, par un artifice dramatique, mais très naturel, nous transporte dans le futur, qui devient alors le présent ; à ce présent, il oppose un passé, de là l'emploi assez curieux, mais très français, de *on en désespérait*. »

Cependant nous ne croyons pas qu'il s'agisse ici d'un futur, mais seulement d'un présent indiquant une vérité

générale, une chose qui toujours se répète. Nous sommes hors d'état de motiver l'emploi de l'imparfait à moins qu'on ne puisse admettre que Rodolphe ait été amené à l'employer en songeant ou en voulant faire allusion à sa première entrevue avec Mme Bovary, c'est-à-dire que Rodolphe, par des raisons intelligibles, passe d'une réflexion sur une chose habituelle à un événement isolé qui lui est arrivé à lui-même il y a quelque temps.

Dans l'exemple suivant, nous croyons voir un imparfait de la même catégorie :

> Moi, je suis veuf, dit Bouvard, et sans enfants ! — C'est peut-être un bonheur pour vous ? Mais la solitude à la longue *était* bien triste. (*Bouv. Péc.*, 4.)

En se servant de l'imparfait, l'interlocuteur fait probablement appel à l'expérience, qui sous certains rapports appartient au passé ; il dit : il en était ainsi au moins au moment où j'en faisais l'expérience.

> Ce serait un grand hasard, si vous ne me trouvez pas. (*C.*, III, 184.)

Remarque. — La grammaire voudrait ici un imparfait ; en employant le présent l'auteur veut indiquer que l'on est presque certain de le rencontrer.

> Ne serait-il pas temps que vous alliez (ou *allassiez*) proprio-motu chez le bon Renan, pour lui demander ce qu'il compte élucubrer. (*C.*, IV, 193.)

REMARQUE. — En mettant les deux formes, l'une justifiée par le sens modal du verbe de la phrase principale, l'autre par la forme du même verbe, l'auteur veut probablement se moquer un peu des subtilités des grammairiens.

L'exemple suivant est de même nature. *Conspire* est dû au sens modal de la forme *apprenais*; le présent est amené par l'idée même de celui qui parle. Il représente avec plus de vivacité l'action comme réelle.

> Moi, Monsieur, si *j'apprenais* que mon frère *conspire*, je le dénoncerais. (*É. S.*, I, 419.)

Lorsqu'un temps peut, à cause de sa double fonction, se faire suivre ou d'un temps historique ou d'un temps principal, Flaubert laisse d'ordinaire le sens de la phrase en décider.

> Ex : Oui je *voudrais* écrire de belles choses et que tu en *pleures* d'admiration. (*C.*, I, 120.)
>
> — Tant pis pour toi si tu ne l'as pas, cela *prouverait* que tu *es* déjà si encrassé dans ton métier que tu en *serais* devenu stupide. (*C.*, I, 92.)

Parfois cependant, l'auteur ne suit point cette règle et signale alors ce qu'il y a d'artificiel dans cette nouvelle manière en soulignant la forme verbale.

> Ex : Quand irai-je à Paris? Je n'en sais rien. Pas avant le milieu de mai, si j'y vais.

> Il faudrait pourtant que j'y *allasse*. (*C.*, IV, 324.)

L'exemple suivant semble cependant contenir une faute.

> J'ai été assez dérangé ces jours-ci; mardi par la construction d'un mur sur lequel il a fallu que je *donne* mon avis, jeudi du vin qu'il a fallu que *j'aille* acheter. (*C.*, II, 249.)

Les passés indéfinis ont la signification d'un prétérit et sont pourtant suivis d'un présent. L'auteur a-t-il voulu éviter la forme en *asse*? Nous ne le croyons pas, puisqu'ailleurs nous ne le voyons pas reculer devant les imparfaits du subjonctif[1].

> Mais s'affaissant contre sa poitrine, elle lui dit : Comment *voulais*-tu que je *vive* sans toi? (*Bov.*, 346.)

REMARQUE. — Les éditions postérieures à l'édition originale de 1857 écrivent : Comment *voulais*-tu que je *vécusse*.

Il est évident que « voulais » se rapporte au temps passé (où Rodolphe abandonna Mme Bovary). La forme « vive » de la phrase subordonnée éveille un peu de surprise ; cepen-

1. Cf. J'aurais mieux aimé que tu parlasses. (*C.*, II, 41.)
Je voudrais que nous gardassions. (*C.*, II, 185.)
Je voudrais que..... me quittassent. (*C.*, II, 218.)
Je voudrais que tu comprisses. (*C.*, II, 372.)

dant elle est explicable : l'auteur veut indiquer que l'action exprimée par le verbe se continue dans le présent.

Quant à « vécusse » inséré dans les éditions plus récentes, ce temps est plus conforme aux règles des grammaires, mais donne moins de pittoresque à la phrase.

Les particularités du style de Flaubert que nous avons étudiées ne sont point les seules que l'on puisse relever dans son œuvre; il en existe d'autres, comme, par exemple, l'emploi du pronom réfléchi *soi* au lieu de *lui, elle*, se rapportant à un sujet défini.

Ex. : Elle aperçut au loin, tout au fond de l'horizon, la vieille diligence, l'Hirondelle, qui descendit lentement la côte des Leux, en traînant après *soi* un long panache de poussière. (*Bov.*, 207.)

— Mais l'armée carthaginoise, grosse de onze mille trois cent quatre-vingt seize hommes, semblait à peine les contenir, car elle formait un carré long, étroit des flancs et resserré sur *soi*-même. (*Sal.*, 230.)

Mais nous n'insisterons pas! Il n'en reste pas moins que ces tournures ou constructions singulières sont en désac-

cord avec la grammaire moderne; et les critiques de Flaubert n'ont pas manqué de les lui reprocher. Zola dit qu'il ne reculait pas devant « une incorrection grammaticale [1], et M. Du Camp « qu'à l'harmonie de ses phrases il a tout sacrifié, parfois même la grammaire [2] ». Ce dernier auteur, son ami, lui cria même un jour : « Au nom de ta gloire, respecte la règle des possessifs. »

Notre étude, espérons-nous, démontre que quelques-uns de ces prétendus solécismes sont voulus et que, d'ailleurs, il en est très peu que l'histoire de la langue ne justifie ou qui ne soient conformes aux tendances particulières du français. Certes, on peut dire que Flaubert pèche quelquefois contre les règles absolues de la grammaire et qu'il y a des exagérations dans son style, mais il est tout naturel qu'un écrivain de son tempérament ait senti le besoin de sortir de l'étroitesse qui caractérise mainte règle de grammaire. Son éducation et ses nombreuses lectures avaient élargi ses vues; son intelligence et son goût artistique le poussaient à débarrasser sa langue des entraves que les grammairiens prétendent lui imposer. Son attitude vis-à-vis de la grammaire est donc celle d'un indépendant et les transgressions que l'on peut relever chez lui témoignent de son effort pour marquer avec plus de vigueur et de précision les rapports de ses idées entre elles.

En tout cas, Flaubert n'a pas outrepassé les libertés dont jouissent d'autres langues que le français; il fait seulement des emprunts à certains dialectes, ou bien aux

1. Zola, *Romanciers naturalistes*, 212.
2. Du Camp, *Souv. lit.*, I, 268.

langues étrangères, ou bien il se borne à mettre en jeu des ressources que d'autres n'osent pas toujours utiliser. On peut ajouter à son habileté d'élargir le dictionnaire, celle qu'il déploie à faire ressortir les nuances de sa pensée aux dépens de la syntaxe. Peu lui importent les règles ou l'usage, pourvu qu'il dise ce qu'il sent. L'entretien de Bouvard et de Pécuchet, sur certains points de grammaire, n'est pas sérieux, il est vrai, mais il est typique et l'on nous permettra d'en citer ici quelques morceaux :

— « Avons-nous dans notre idiome des articles définis et indéfinis comme en latin? Les uns pensent que oui, les autres que non. Ils n'osèrent se décider.

— Le sujet s'accorde toujours avec le verbe, sauf les occasions où le sujet ne s'accorde pas.

— Nulle distinction, autrefois, entre l'adjectif verbal et le participe présent; mais l'académie en pose une peu commode à saisir.

— Ils furent bien aises d'apprendre que « leur », pronom, s'emploie pour les personnes, mais aussi pour les choses, tandis que « ou » et « en » s'emploient pour les choses et quelquefois pour les personnes...

— Les grammairiens, il est vrai, sont en désaccord. Ceux-ci voient une beauté où ceux-là découvrent une faute. Ils admettent des principes dont ils repoussent les conséquences, proclament les conséquences dont ils refusent les principes, s'appuient sur la tradition, rejettent les maîtres, et ont des raffinements bizarres. Ménage, au lieu de « lentilles » et « cassonade », préconise « nentilles » et « castonade »; Bouhours, « jérarchie » et non pas « hiérarchie », et M. Chapsal, « les œils de la soupe ».

— Littré leur porta le coup de grâce en affirmant que jamais il n'y eut d'orthographe positive, et qu'il ne saurait y en avoir.

— Ils en conclurent que la syntaxe est une fantaisie et la grammaire une illusion.

— En ce temps-là d'ailleurs, une rhétorique nouvelle annonçait qu'il faut écrire comme on parle et que tout sera bien, pourvu qu'on ait senti, observé.

— Comme ils avaient senti et croyaient avoir observé, ils se jugèrent capables d'écrire[1] ».

Cet entretien entre Bouvard et Pécuchet montre que, s'ils avaient laissé des ouvrages, ceux-ci auraient sans doute renfermé une foule d'originalités qui ne se rencontrent pourtant pas chez Flaubert, à moins qu'ils n'eussent fait comme lui. En effet, notre auteur peut paraître très révolutionnaire en *parlant* de la langue, mais dès qu'il la manie il retombe sous une sorte de charme et se plie docilement aux caprices de celle qu'il chérit trop complètement pour arriver jamais à la violenter sérieusement.

1. *Bouv. Péc.*, 183 et suiv.

INDEX DE L'ÉTUDE LEXICOLOGIQUE

C

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

Ayer, *Grammaire comparée de la langue française*, Paris, 1885.
Baillon, *Dictionnaire de botanique*, Paris, 1891.
Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1897.
Bartsch, *Chrestomathie provençale*.
Bartsch-Horning, *La langue et la littérature française depuis le IXe siècle jusqu'au XIVe siècle*, Paris, 1887.
Bescherelle, *Nouveau dictionnaire national*, Paris, 1887.
Bischoff, *Der Konjunktiv bei Chrestien*, Halle, s. d.
Bouillet, *Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts*, Paris, 1896.
Bouillet, *Dictionnaire d'histoire et de géographie*, Paris, 1893.
Bouhours, *Remarques nouvelles sur la langue française*, Paris, 1675.
Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, 1885.
Brunetière, *Le roman naturaliste*, Paris, 1894.
Caro, *Poètes et Romanciers*.
Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, II, Paris, 1894.
Darmesteter, *Cours de grammaire historique*, 1894-1897.
Darmesteter, *De la création actuelle des mots nouveaux*, Paris, 1877.
Darmesteter-Hatzfeld, *Dictionnaire général de la langue française*.
Delesalle, *Dictionnaire argot-français et français-argot*, Paris, 1895.
Dictionnaire de l'Académie française, 1835, 1878.
Diez, *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, Bonn, 1861.
Diez, *Grammaire des langues romanes*, Paris, 1874-76.
Doublet, *La composition de Salammbô, d'après la correspondance de Flaubert*, Toulouse, 1894.
Ducange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris, 1840.
Estienne (Robert), *Dictionnaire françois-latin*, 1549.

Flemming et Tibbins, *Grand dictionnaire français et anglais*, Paris, 1864.
Geijer, *Iakttagelser öfver franska språkets syntax och ordförråd.*
Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, 1881.
Jal, *Glossaire nautique*, Paris, 1850.
Jaubert, *Glossaire du centre de la France*, Paris, 1864.
Joret, *Des caractères et de l'extension du patois normand*, Paris, 1883.
Joret, *Essai sur le patois du Bessin*, Paris, 1881.
Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, Paderborn, 1891.
Larchey, *Dictionnaire d'argot avec nouveau supplément*, Paris, 1889.
Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris, 1873.
Lemaître, *Revue bleue*, 1879.
Le Vavasseur, *Remarques sur quelques expressions usitées en Normandie*, Caen, 1878.
Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1863.
Ménage, *Observations sur la langue française*, Paris, 1672.
Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes.*
Nyfilologiska Sällskapet, *Studier i modern språkvetenskap*, I, Upsala, 1898.
Pihan, *Glossaire des mots français tirés de l'arabe, du persan et du turc*, Paris, 1847.
Sachs-Villatte, *Encyklopädisches Wörterbuch*, Berlin, 1894.
Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, 4.
Schwob, *Préface de la légende de Saint-Julien l'Hospitalier*, illustrée par Merson, Paris, 1896.
Taillandier, *Revue des Deux-Mondes*, 1863, I.
Tarver, *Life of Gustave Flaubert*, London, 1897.
Tobler, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, Leipzig, 1897.
Vaugelas, *Remarques sur la langue française*, Paris, 1665.
Voizart, *Étude sur la langue de Montaigne*, Paris, 1885.
Zola, *Romanciers naturalistes*, Paris, 1890.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



